REVUE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

38e ANNÉE — N° 6. — 1er JUIN 1895.

En juin, les séances spirites du soir auront lieu les vendredis 7 et 21, à 8 h. 1/2.

ANIMISME ET SPIRITISME

PRÉFACE DE L'ÉDITION ALLEMANDE

Aujourd'hui que ma réponse à M. Hartmann, après quatre années de travail accompli au milieu de souffrances morales et physiques, est enfin prête je ne crois pas inutile de donner aux personnes qui me liront quelques mots d'explication pour les guider dans leur lecture.

M. Hartmann, en écrivant son ouvrage sur le « Spiritisme » a imaginé, pour en expliquer les phénomènes une théorie basée uniquement sur l'acceptation conditionnelle de leur réalité, c'est-à-dire ne les admettant que provisoirement avec les caractères qui leur sont attribués dans les annales du spiritisme. Par conséquent, *le but général de mon travail n'a pas été de prouver et de défendre à tout prix la réalité des faits médiumniques, mais d'appliquer à leur explication une méthode critique, conforme aux règles indiquées par M. Hartmann.*

C'est donc un travail comparable à la solution d'une équation algébrique dont les inconnues n'auraient qu'une valeur supposée.

Seul, le premier chapitre, traitant des matérialisations, se distingue, sous ce rapport, du reste de l'ouvrage, car ici M. Hartmann, tout en admettant la réalité subjective ou psychique du phénomène considéré par lui comme

une hallucination, avait exigé, pour l'adoption de sa réalité objective, certaines conditions d'expérimentation auxquelles j'ai tâché de satisfaire.

Ainsi donc, je n'ai à prendre la défense des faits ni devant les spirites, qui n'en doutent pas, ni devant ceux qui les nient à priori, car il s'agit ici non de discuter les faits, mais de chercher leur explication.

Il est indispensable que cet état de choses soit précisé de *prime abord*, pour que les personnes non spirites qui pourraient songer à me critiquer ne fassent fausse route en se rabattant, comme d'ordinaire, sur l'impossibilité, l'invraisemblance, la fraude inconsciente ou consciente, etc.

Quant aux critiques qui auront pour objet de faire ressortir les erreurs d'application de la méthode, elles seront pour moi les bienvenues.

Cela dit, une fois pour toutes, je préciserai que le but *spécial* de mon travail a été de rechercher si les principes méthodologiques proposés par M. Hartmann suffisent, comme il l'affirme, pour dominer l'ensemble des phénomènes médiumniques et pour en donner une « explication naturelle » — selon son expression — qui soit à la fois simple et rationnelle. Mieux encore : les hypothèses explicatives de M. Hartmann, une fois admises, excluent-elles vraiment toute nécessité de recourir à l'hypothèse spiritique ?

Or, les hypothèses proposées par M. Hartmann sont bien arbitraires, bien hardies, bien larges ; par exemple :

Une force nerveuse qui produit en dehors du corps humain des effets mécaniques et plastiques ;

Des hallucinations doublées de cette même force nerveuse et produisant également des effets physiques et plastiques.

Une conscience somnambulique latente qui est capable — le sujet se trouvant à l'état normal — de lire dans le fond intellectuel d'un autre homme son présent et son passé ;

Et, enfin, cette même conscience disposant, aussi à l'état normal du sujet, d'une faculté de clairvoyance qui le met en rapport avec l'Absolu, et lui donne, par conséquent, la connaissance de tout ce qui est et a été !

Il faut convenir qu'avec des facteurs aussi puissants et dont le dernier est positivement « surnaturel » ou « méta-physique », — ce dont M. Hartmann convient, — toute discussion devient impossible. Mais il faut rendre à M. Hartmann cette justice qu'il a tenté lui-même de fixer les conditions et les limites dans lesquelles chacune de ses hypothèses est applicable.

Ma tâche était donc de rechercher s'il n'existe pas des phénomènes que les hypothèses de M. Hartmann — dans les limites ou conditions où elles sont applicables d'après ses propres règles — sont impuissantes à expliquer.

En affirmant l'existence de ces phénomènes, ai-je bien soutenu ma thèse? Ce n'est pas à moi de me prononcer sur ce point.

*
* *

Je me suis intéressé au mouvement spirite dès 1855, et depuis lors je n'ai cessé de l'étudier dans tous ses détails, et à travers toutes les littératures. Longtemps j'acceptai les faits sur le témoignage d'autrui ; ce n'est qu'en 1870 que j'assistai à la première séance dans un cercle intime que j'avais formé. Je ne fus pas surpris de constater que les faits étaient bien tels qu'ils m'avaient été rapportés par d'autres ; j'acquis la profonde conviction que ces faits, — comme tout ce qui existe dans la nature, — nous offraient une base vraiment solide, un terrain ferme, pour le fondement d'une science nouvelle qui serait peut-être capable, dans un avenir éloigné, de fournir à l'homme la solution du problème de son existence. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour propager les faits et attirer sur leur étude l'attention des penseurs exempts de préjugés.

Mais, pendant que je me dépensais à ce travail extérieur, un travail intérieur se faisait.

Je crois que tout observateur sensé, dès qu'il se met à étudier ces phénomènes, est frappé de ces deux faits incontestables : l'automatisme évident des communications spiritiques et la fausseté impudente et tout aussi évidente de leur contenu; les grands noms dont elles sont souvent signées sont la meilleure preuve que ces messages *ne sont pas* ce qu'ils ont la prétention d'être ; de même, pour les phénomènes physiques simples, il est tout aussi évident qu'ils se produisent sans la moindre participation consciente du médium, et rien, au premier abord, ne justifie la supposition d'une intervention des « esprits ». Ce n'est que dans la suite, quand certains phénomènes d'ordre intellectuel nous obligent à reconnaître une force intelligente extra-médiumnique, qu'on oublie ses premières impressions et qu'on envisage avec plus d'indulgence la théorie spiritique, en général.

Les matières que j'avais accumulées tant par la lecture que par l'expérience pratique étaient considérables, mais la solution du problème ne venait pas. Au contraire, les années se passant, les côtés faibles du spiritisme ne devenaient que plus apparent : la banalité des communications, la pauvreté de leur contenu intellectuel, même quand elles ne sont pas banales, le caractère mystificateur et mensonger de la plupart des manifestations, l'inconstance des phénomènes physiques quand il s'agit de les soumettre à l'expérience positive, la crédulité, l'engouement, l'enthousiasme irréfléchi des spirites et des spiritualistes, enfin la fraude qui fit irruption avec les séances obscures et les matérialisations, que je connus non seulement par la lecture, mais que je fus forcé de constater par ma propre expérience, dans les rapports avec les médiums de profession les plus renommés, — en

somme une foule de doutes, d'objections, de contradictions et de perplexités de toute sorte, ne faisaient qu'aggraver les difficultés du problème.

Les impressions du moment, les arguments qui viennent vous assaillir, font passer l'esprit d'un extrême à l'autre et le jettent dans le doute et l'aversion les plus profonds. En se laissant entraîner sur cette pente, on finit souvent par oublier le *pour*, pour ne plus voir que le *contre*. Souvent, en m'occupant de cette question, mon esprit s'est arrêté sur les grandes illusions par lesquelles l'humanité a passé dans son évolution intellectuelle; en récapitulant toutes les théories erronées, depuis celle de l'immobilité de la terre et de la marche du soleil, jusqu'aux hypothèses admises par les sciences abstraites et positives, je me demandai si le spiritisme n'était pas destiné à être une de ces illusions ? En me laissant aller à ces impressions défavorables, je me serais aisément découragé, mais j'avais pour me soutenir des considérations plus élevées et une série de faits incontestables qui avaient pour plaider leur cause un défenseur tout-puissant : la nature elle-même.

Je désirais depuis longtemps m'orienter dans cet ensemble imposant de faits, d'observations et d'idées ; aussi suis-je très reconnaissant à M. Hartmann d'avoir bien voulu nous donner sa critique du spiritisme ; il m'a forcé à me mettre au travail et, en même temps, m'a beaucoup aidé en me fournissant le cadre, la méthode nécessaire pour me diriger dans ce chaos.

Je me suis d'autant plus volontiers mis à l'œuvre, que les armes *créées* par M. Hartmann pour l'attaque ont été bien puissantes, même *toutes-puissantes* : ne dit-il pas lui-même que sous le coup de ces armes aucune théorie spirite ne résistera ?

Son distingué traducteur anglais, M. C. C. Massey, admet aussi que cet ouvrage est le coup le plus fort qui ait été porté au spiritisme. Et, comme un fait exprès, l'ouvrage de M. Hartmann parut juste au moment où la disposition sceptique de mon esprit prenait le dessus.

Si donc, après un examen attentif de tous les faits médiumniques, j'avais trouvé que les hypothèses de M. Hartmann pouvaient les embrasser tous en en donnant une explication simple et rationnelle, je n'aurais pas hésité à abjurer complètement l'hypothèse spiritique. La vérité subjugue.

Je ne pus me retrouver dans ce dédale de faits qu'à l'aide d'un *index systématique*, composé au fur et à mesure de mes lectures ; en les groupant sous différentes rubriques, genres et sous-genres, selon la valeur de leur contenu et les conditions de leur production, nous arrivons (par voie d'élimination ou par gradation) des faits simples à des faits plus complexes nécessitant une nouvelle hypothèse.

Les ouvrages spiritiques et surtout les journaux manquent complètement d'index systématique. Celui, par exemple, que vient de publier M. Blackburn pour toutes les années du *Spiritualist* ne peut être d'aucune utilité pour une étude critique. Mon travail sera le premier essai de ce genre, et j'espère qu'il pourra servir au moins de manuel ou de guide pour la composition des index systématiques des phénomènes médiumniques, index indispensables pour l'établissement et la vérification de toute méthode critique, appliquée à l'examen et à l'explication de ces faits.

Le groupement des phénomènes et leur subordination, voilà la vraie méthode qui a donné de si grands résultats dans l'étude des phénomènes du monde visible, et qui en donnera de tout aussi importants quand elle sera appliquée à l'étude des phénomènes du monde invisible ou psychique.

Ce qui a valu au spiritisme un accueil si peu raisonnable et si peu tolérant, c'est que dès son invasion en Europe sous sa forme la plus élémentaire, les tables tournantes et parlantes, *l'ensemble de tous ses phénomènes* fut immédiatement attribué par la masse aux « esprits ».

Cette erreur était pourtant inévitable et par conséquent excusable en face des faits toujours plus nombreux, aussi nouveaux que mystérieux et de nature à frapper d'étonnement les témoins abandonnés à leurs propres conjectures. De leur côté, les adversaires du spiritisme tombaient dans l'extrême opposé, ne voulant rien savoir des « esprits » et niant tout. La vérité, comme toujours, se trouve entre les deux.

La lumière pour moi ne commença à poindre que le jour où mon Index me força à introduire la rubrique de *l'Animisme*, c'est-à-dire lorsque l'étude attentive des faits me força à admettre que *tous les phénomènes médiumniques, quant à leur type*, peuvent être produits par une action inconsciente de l'homme vivant, — conclusion qui ne reposait pas sur une simple hypothèse ou sur une affirmation gratuite, mais sur le témoignage irrécusable des faits eux-mêmes, — d'où cette conséquence que l'activité psychique inconsciente de notre être n'est pas limitée à la périphérie du corps et qu'elle ne présente pas un caractère exclusivement psychique, mais qu'elle peut aussi franchir les limites du corps, en produisant des effets physiques et même plastiques ; donc, que cette activité peut être intra corporelle et extra corporelle.

Cette dernière offre un champ d'exploration tout nouveau, plein de faits merveilleux, généralement considérés comme surnaturels ; c'est ce domaine aussi immense, sinon plus, que celui du spiritisme, que j'ai désigné sous le nom d'Animisme, afin de l'en différencier d'une façon catégorique.

Il est extrêmement important de reconnaître et d'étudier l'existence et l'activité de cet élément *inconscient* de notre nature, dans ses manifestations

les plus variées et les plus extraordinaires, comme nous les voyons dans l'*Animisme*. Ce n'est qu'en prenant ce point de départ qu'il est possible d'accorder une raison d'être aux phénomènes et aux prétentions du spiritisme, car si quelque chose survit au corps et persiste, c'est précisément notre *inconscient* ou, mieux, cette conscience intérieure que nous ne connaissons pas à présent, mais qui constitue l'élément primordial de toute individualité.

De cette façon, nous avons à notre disposition *non une, mais trois hypothèses*, susceptibles de fournir l'explication des phénomènes médiumniques, hypothèses dont chacune a sa raison d'être pour l'interprétation d'une série de faits déterminés ; par conséquent, nous pouvons ranger tous les phénomènes médiumniques *en trois grandes catégories* qu'on pourrait désigner de la manière suivante :

1° *Personnisme*. — Phénomènes psychiques inconscients, se produisant *dans les limites* de la sphère corporelle du médium, ou *intra médiumniques*, dont le trait distinctif est, principalement, la *personnification*, c'est-à-dire l'appropriation (ou l'adoption) du nom et souvent du caractère d'une personnalité étrangère à celle du médium. Tels sont les phénomènes élémentaires du médiumnisme : la table parlante, l'écriture et la parole inconsciente. Nous avons ici la première et la plus simple manifestation du *dédoublement de la conscience*, ce phénomène fondamental du médiumnisme. Les faits de cette catégorie nous révèlent le grand phénomène de la dualité de l'être psychique, de la non-identité du moi individuel, intérieur, inconscient, avec le moi personnel, extérieur et conscient ; ils nous prouvent que la totalité de l'être psychique, son centre de gravité, n'est pas dans le moi personnel ; que ce dernier n'est que la manifestation phénoménale du moi individuel (nouménal) ; que, par conséquent, les éléments de cette phénoménalité (nécessairement personnels) peuvent avoir un caractère multiple, — normal, anormal ou fictif, — selon les conditions de l'organisme (sommeil naturel, somnambulisme, médiumnisme). Cette rubrique donne raison aux théories de la « cérébration inconsciente » de Carpenter, du « somnambulisme inconscient ou latent » du Dr Hartmann, de « l'automatisme psychique » de MM. Myers, Janet et autres.

Par son étymologie le mot *personne* serait tout à fait apte à rendre compte du sens qu'il faut attacher au mot *personnisme*. Le latin *persona* désignait anciennement *le masque* que les acteurs mettaient sur leur visage pour jouer la comédie, et plus tard on désigna par ce mot l'acteur lui-même.

2° *Animisme*. — Phénomènes psychiques inconscients se produisant *en dehors des limites* de la sphère corporelle du médium, ou *extra-médiumniques* (transmission de pensée, télépathie, télécinésie, mouvements d'objets

sans contact, matérialisation). Nous avons ici la manifestation culminante du dédoublement psychique ; les éléments de la personnalité franchissent les limites du corps et se manifestent à distance par des effets non seulement psychiques, mais encore physiques et même plastiques et allant jusqu'à la pleine extériorisation ou objectivation, prouvant par là qu'un élément psychique peut être non seulement un simple phénomène de conscience, mais encore un centre de force substantielle, pensante et organisatrice, pouvant aussi, par conséquent, organiser temporairement un simulacre d'organe, visible ou invisible, et produisant des effets physiques.

Le mot *âme* (*anima*), avec le sens qu'il a généralement dans le spiritisme et le spiritualisme, justifie pleinement l'emploi du mot *animisme*. D'après la notion spiritique, l'âme n'est pas le moi individuel (qui appartient à l'esprit), mais l'enveloppe, le corps fluidique ou spirituel de ce moi. Par conséquent, nous aurions, dans les phénomènes *animiques*, des manifestations de *l'âme*, comme entité substantielle, ce qui expliquerait que ces manifestations peuvent revêtir aussi un caractère physique ou plastique, d'après le degré de désagrégation du corps fluidique ou du « périsprit », ou encore du « métaorganisme », selon l'expression de Hellenbach. Et, comme la personnalité est le résultat direct de notre organisme terrestre, il s'ensuit naturellement que les éléments animiques (appartenant à l'organisme spirituel) sont aussi les porteurs de la personnalité.

3° *Spiritisme*. — Phénomènes de *personnisme* et d'*animisme* en apparence, mais qui reconnaissent une cause *extra-médiumnique*, *supra-terrestre*, c'est-à-dire en dehors de la sphère de notre existence. Nous avons ici la manifestation terrestre du moi individuel au moyen de ceux des éléments de la personnalité qui ont eu la force de se maintenir autour du centre individuel, après sa séparation d'avec le corps et qui peuvent se manifester par la médiumnité ou l'association avec les éléments psychiques homogènes d'un être vivant. Ce qui fait que les phénomènes du spiritisme, quant à leur mode de manifestation, sont semblables à ceux du *personnisme* et de l'*animisme* et ne s'en distinguent que par le contenu intellectuel qui trahit une personnalité indépendante.

Les faits de cette dernière catégorie une fois admis, il est clair que l'hypothèse qui en ressort peut également s'appliquer aux faits des deux premières catégories ; elle n'est que le développement ultérieur des hypothèses précédentes. La seule difficulté qui se présente, c'est que souvent les trois hypothèses peuvent servir à titre égal à l'explication d'un seul et même fait. Ainsi un simple phénomène de *personnisme* pourrait aussi être un cas d'*animisme* ou de *spiritisme*. Le problème est donc de décider à laquelle de ces hypothèses il faut s'arrêter, car on se tromperait en pensant qu'une

seule suffit à dominer tous les faits. La critique défend d'aller au-delà de celle qui suffit pour l'explication du cas soumis à l'analyse (1).

Ainsi donc *la grande erreur des partisans du Spiritisme* est d'avoir voulu attribuer tous les phénomènes, généralement connus sous ce nom, aux « esprits ». Ce nom, à lui seul, suffit à nous engager dans une mauvaise voie. Il doit être remplacé par un autre, par un terme générique, n'impliquant aucune hypothèse, aucune doctrine, comme par exemple le mot *médiumnisme*, dénomination que nous avons depuis longtemps introduite en Russie.

* * *

Toute nouvelle vérité, dans le domaine des sciences naturelles, fait son chemin lentement, graduellement, mais sûrement. Il a fallu cent ans pour faire accepter les faits du magnétisme animal, quoiqu'ils soient bien plus faciles à obtenir et à étudier que ceux du médiumnisme. Après bien des vicissitudes, ils ont enfin rompu les barrières hautaines de l'*ignorabimus* des savants ; la science a dû leur faire bon accueil, et elle a fini par adopter ce fils bien légitime, en le baptisant du nom d'hypnotisme. Il est vrai que cette science nouvelle se tient principalement à ses formes élémentaires, sur le terrain physiologique. Mais la *suggestion verbale* conduira fatalement à la *suggestion mentale*, et déjà des voix s'élèvent qui l'affirment.

C'est le premier pas dans la voie du supra-sensible. On arrivera tout naturellement et inévitablement à reconnaître l'immense domaine des *phénomènes télépathiques*, et un groupe de savants intrépides et infatigables les ont déjà étudiés, acceptés et classés. Ces faits ont une haute valeur pour l'explication et la légitimation des autres faits tant animiques que spiritiques. Encore un peu et nous voici arrivés aux faits de *clairvoyance*, — ils frappent déjà aux portes du sanctuaire !

L'hypnotisme est le coin qui forcera les remparts matérialistes de la science, pour y faire pénétrer l'élément supra-sensible ou métaphysique. Il a déjà créé la *psychologie expérimentale* (2) qui finira fatalement par com-

(1) Je viens de trouver dans le numéro d'octobre du *Sphinx*, 1889, page 227, brièvement formulés en trois points, et tels qu'ils résultent d'une correspondance entre l'éditeur et le Dr Hatmann, « les signes caractéristiques de l'intervention des défunts dans les communications faites par les voyants et les médiums ». C'est précisément le critérium que j'ai en vain cherché chez M. Hartmann et que je me suis vu obligé d'établir moi-même, en prenant pour base l'argumentation négative de M. Hartmann. Je crois avoir exposé dans mon travail nombre de cas en conformité avec les « signes caractéristiques » en question.

(2) Le congrès de psychologie physiologique tenu à Paris en 1889 a fini par adopter ce titre pour ses travaux futurs. Je signalerai ici, à titre de curiosité, que la première

prendre les faits de l'*Animisme* et du *Spiritisme*, lesquels à leur tour aboutiront à la création de la *métaphysique expérimentale*, comme Schopenhauer l'a prédit.

Aujourd'hui, grâce aux expériences hypnotiques, la notion de *la personnalité* subit une complète révolution. Ce n'est plus une unité consciente, simple et permanente, comme l'affirmait la vieille école, mais une « coordination psycho-physiologique », un ensemble cohérent, un consensus, une synthèse, une association des phénomènes de la conscience, bref un *agrégat d'éléments psychiques*; par conséquent une partie de ces éléments peut, dans certaines conditions, se dissocier, se détacher du noyau central, au point que ces éléments prennent *pro tempore* le caractère d'une personnalité indépendante. Voilà une explication provisoire des variations et des dédoublements de la personnalité, observés dans le somnambulisme et l'hypnotisme. Dans cette explication nous voyons déjà le germe d'une hypothèse plausible pour les phénomènes du médiumnisme, et effectivement on commence à l'appliquer aux phénomènes élémentaires, que messieurs les savants veulent bien reconnaître à présent sous le nom « d'automatisme psychologique ». (Voir MM. Myers, Ch. Richet, P. Janet.)

Si la science n'avait pas dédaigné les faits du magnétisme animal, dès le début, ses études sur la personnalité auraient fait un pas immense et seraient entrées dans le domaine du savoir commun ; la masse se serait alors comportée autrement à l'égard du spiritisme, et la science n'aurait pas tardé à voir dans ces phénomènes supérieurs un nouveau développement de la désagrégation psychologique, et cette hypothèse, avec certains développements, aurait pu même s'appliquer aussi à tous les autres genres de phénomènes médiumniques ; ainsi dans des phénomènes supérieurs d'ordre physique (mouvements d'objets sans contact, etc.), elle aurait vu un phénomène de désagrégation à effet physique, et dans les faits de matérialisation un effet de désagrégation à effet plastique.

Un médium, d'après cette terminologie, serait un sujet chez lequel l'état de désagrégation psychologique survient facilement, chez lequel, pour employer l'expression de M. Janet, « la puissance de synthèse psychique est affaiblie et laisse échapper, en dehors de la perception personnelle, un

---

revue française consacrée à l'étude scientifique « du sommeil, du somnambulisme, de l'hypnotisme et du spiritualisme », parut par mes soins, et aux frais d'un ami russe, feu M. de Lvoff, sous le titre suivant : *Revue de psychologie expérimentale*, publiée par le Dr F. Puel, à Paris, en 1874-76 (boulevard Beaumarchais, 73). Il en a paru en tout six livraisons en 1874, deux en 1875 et une en 1876 ; aujourd'hui cette revue est une rareté bibliographique.

nombre plus ou moins considérable de phénomènes psychologiques (1) ».

Comme l'hypnotisme est de nos jours un instrument au moyen duquel certains phénomènes d'*automatisme psychologique* (de dissociation des phénomènes de la conscience, ou de désagrégation mentale) peuvent être obtenus à volonté et soumis à l'expérimentation, de même, nous n'hésitons pas à l'affirmer, l'hypnotisme deviendra bientôt un instrument au moyen duquel presque tous les phénomènes de l'*animisme* pourront être soumis à une expérimentation positive, obéissant à la volonté de l'homme ; la suggestion sera l'instrument au moyen duquel la désagrégation psychique franchira les limites du corps et produira des effets physiques à volonté (2).

Ce sera là aussi le premier pas vers la production à volonté d'un effet plastique, et le phénomène connu de nos jours sous le nom de « matérialisation » subira son baptême scientifique. Tout cela implique nécessairement la modification des doctrines psychologiques et les ramènera au point de vue monistique selon lequel chaque élément psychique est porteur non seulement d'une forme de conscience, mais aussi d'une force organisatrice (3).

En disséquant la personnalité, l'expérimentation psychologique finira par rencontrer l'*individualité*, qui est le noyau transcendant des forces indissociables, autour duquel viennent se grouper les éléments multiples et dissociables qui constituent la personnalité. C'est alors que le spiritisme fera valoir ses droits. Lui seul peut prouver l'existence et la persistance métaphysique de l'individu. Et le temps viendra où, au sommet de la puissante pyramide que la science élèvera avec les innombrables matériaux rassemblés dans le domaine des faits non moins positifs que transcendants, on verra

---

(1) *L'Automatisme psychologique. Essai de Psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*, par Pierre Janet, professeur de philosophie au lycée du Havre, Paris, 1889.

(2) Je m'explique : un médium à effets physiques ou à matérialisation doit être hypnotisé : *une fois endormi*, ses mains doivent être liées et alors on lui ordonne de faire mouvoir quelque objet placé à la portée de ses mains si elles étaient libres, et son organe invisible, — fluidique ou astral, — obéissant à l'ordre donné, mettrait l'objet indiqué en mouvement (voir ma lettre au *Religio-Philosophical Journal* de Chicago, du 27 août 1892).

(3) Carl Du Prel, *Die monistische Seelenlehre*, Leipzig, 1888. — C. -G. Raue, *Psychology as a natural science, applied to the solution of occult psychic phenomena* Philadelphia, 1889 L'auteur de ce remarquable ouvrage, fondé sur les bases de la psychologie de Beneke, arrive à la conclusion suivante : « Les forces psychiques constituent une substance réelle. L'âme humaine est un organisme composé de ces substances psychiques, aussi éternelles et indestructibles que n'importe quelle substances d'ordre le plus matériel. » (P. 529.)

briller, allumés par les mains de la Science elle-même, les feux sacrés de l'Immortalité.

*
* *

En dernier lieu, il me reste à faire appel à l'indulgence de mes lecteurs. Mon travail terminé, je vois mieux que tout autre ses défauts. Désireux de ne pas différer ma réponse à M. Hartmann jusqu'à l'achèvement complet de mon travail, c'est-à-dire à une époque déterminée, je commençai à le publier immédiatement dans les *Psychische Studien* par articles mensuels, ce qui nécessite toujours une certaine hâte et rend impossible la revision d'un chapitre dans son ensemble et à fortiori de tout le travail. Il en est résulté une certaine disproportion des parties et des défauts dans l'exposition, les définitions, etc., contre lesquels je me heurte actuellement. Certains chapitres sont trop longs et trop détaillés, d'autres trop brefs, sans parler des répétitions dans l'argumentation.

C'est ainsi que je regrette de n'avoir pas donné dans le chapitre consacré à la photographie transcendantale le texte complet des expériences de Beattie, que je considère comme très importantes. Je n'ai fait que renvoyer aux *Psychische Studien*. Pour ma traduction russe, j'ai remanié toute cette partie de l'ouvrage, et c'est cette dernière qui sert de base à l'édition française. D'autre part, je regrette d'avoir, au contraire, donné trop de développement, dans le chapitre des matérialisations, aux expériences de moulage et de photographie, au lieu de m'en tenir aux faits répondant directement aux exigences du Dr Hartmann ; ce n'était pas la peine de perdre tant de temps à une simple question de faits dont la réalité objective ne fait pas l'ombre d'un doute pour ceux qui ont eu occasion de l'observer, et qui ne tarderont pas à acquérir droit de cité avec l'ensemble des phénomènes médiumniques ; du reste, leur importance théorique n'est que de second ordre.

Je regrette aussi de n'avoir pu donner au chapitre de l'*Animisme*, qui est la partie la plus essentielle pour la justification du *Spiritisme*, un développement plus systématique et plus complet.

La grande difficulté pour moi a été *le choix des faits*. J'ai insisté sur ce point au début de ma préface et j'y reviens en la terminant. J'ai bien dit que le but de mon ouvrage n'est pas de prendre la défense des faits, et c'est vrai, lorsque je me place au point de vue de M. Hartmann ; mais j'avoue que j'avais aussi devant les yeux un objetif plus général et que j'ai toujours cherché à présenter les faits qui répondaient le mieux aux exigences de la critique, par les conditions mêmes de leur production. C'est là le point vulnérable ; car aucune condition, aucune mesure de précaution prise, ne suffit à convaincre de la réalité d'un fait, tant que ce fait reste pour

l'opinion publique une impossibilité. Et puis la possibilité de la fraude — consciente ou inconsciente, -- possibilité qu'on peut toujours supposer et dont l absence ne peut se prouver, — vient encore aggraver la difficulté. Les phénomènes intellectuels offrent sous ce rapport un champ d'étude moins ingrat, car ils présentent bien souvent des preuves intrinsèques de leur authenticité,qu'aucun recours à la fraude n'est en mesure de donner,à moins de conclure à l'hypothèse d'un mensonge universel. La réfutation de cette hypothèse-là est hors de tout pouvoir humain.

Donc la foi morale est ici, comme dans toute autre étude humaine, la base indispensable du progrès vers la Vérité.

Je ne puis faire autre chose que d'affirmer publiquement ce que j'ai vu, entendu ou ressenti ; et quand des centaines, des milliers de personnes affirment la même chose, quant *au genre du phénomène*, malgré la variété infinie des détails, la foi dans *le type du phénomène* s'impose.

Ainsi, je ne viendrai pas affirmer avec insistance que chaque fait que j'ai relaté s'est produit exactement tel qu'il est décrit, — car il n'y a pas de cas qui ne puisse prêter à objection, — mais j'insiste sur le genre du fait, voilà l'essentiel. Je sais qu'il existe, et cela me suffit pour en admettre les variétés. Voyez les faits de *télépathie* prouvés et collectionnés avec tant de soin et de zèle par les travailleurs infatigables de la Société des Recherches psychiques de Londres. Ont-ils convaincu la masse ? Pas du tout, — et encore moins la science. Il leur faudra du temps comme il en a fallu pour l'hypnotisme; et pour les faits dont j'ai traité dans ce livre il en faudra plus encore.

Jusque-là ce ne seront que des jalons plantés le long de la route qu'un avenir peut-être pas trop éloigné remplacera par des colonnes de granit.

Un mot encore: au déclin de ma vie, je me demande quelquefois si j'ai vraiment bien fait de consacrer tant de temps, de travail et de ressources à l'étude et à la propagation de tous ces phénomènes. N'ai-je pas fait fausse route ? N'ai-je pas poursuivi une illusion ? N'ai-je pas sacrifié toute une existence sans que rien justifiât ou rétribuât les peines que je me suis données ?

Mais toujours je crois entendre la même réponse: pour l'emploi d'une existence terrestre il ne peut être de but plus élevé que de chercher à prouver la nature transcendante de l'être humain, appelé à une destinée bien plus sublime que l'existence phénoménale !

Je ne puis donc regretter d'avoir consacré toute ma vie à la poursuite de ce but, quoique par des voies impopulaires et illusoires, selon la science orthodoxe, mais que je sais être plus infaillibles que cette science. Et, si j'ai réussi, pour ma part, à apporter ne fût-ce qu'une seule pierre à l'érection

du temple de l'*Esprit*, — que l'humanité fidèle à la voix intérieure, édifie à travers les siècles avec tant de labeur, — cela sera pour moi la seule et la plus haute récompense à laquelle je puisse aspirer.

ALEXANDRE AKSAKOF.

Saint-Pétersbourg, le 3/15 février 1890.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Selon un arrangement passé avec M. Alexandre Aksakof, conseillé d'état de Sa Majesté l'Empereur de Russie, j'ai assumé la responsabilité de publier en français son œuvre si connue à l'étranger : *Animismus und Spiritismus*.

Le philosophe bavarois, M. Carl du Prel, me recommandait cette œuvre comme indispensable à tout chercheur consciencieux ; j'étais de son avis.

J'ai confié la traduction de l'ouvrage à M. B. Sandow, notre collaborateur, qui sait également l'allemand, le russe et le français, quoique de nationalité anglaise.

Je laisse au traducteur le soin de présenter au public français quelques considérations quant à Animisme et Spiritisme et aux origines de ce volume.

L'Editeur : P. G. LEYMARIE.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

« La lecture de ce livre produira certainement une impression profonde sur l'esprit de tous ceux que captive le problème de la vie et qui méditent sur les destinées humaines. Les spirites n'y trouveront sans doute que la confirmation, scientifiquement formulée, de leurs croyances ; les incrédules, qu'ils le soient de parti pris ou qu'ils se complaisent simplement dans la quiétude d'un scepticisme indifférent, seront au moins conduits vers le DOUTE, qui résume, malgré tout, la suprême sagesse chez l'homme, lorsqu'il n'a pas, pour sanctionner ses convictions, une certitude absolue.

« C'est à une plume beaucoup plus autorisée que la mienne qu'il appartiendrait de présenter « Animisme et Spiritisme » aux lecteurs français. Mais aucune nécessité de ce genre ne s'impose, car le nom de l'écrivain suffit pour recommander son œuvre ; et, d'ailleurs, sa « Préface » justifie amplement, devant tous les penseurs, la publication du livre : elle expose d'une façon admirable sa profession de foi et fait connaître nettement le but qu'il a poursuivi. On ne saurait rien y ajouter.

« Mon rôle doit donc, ici, se borner à mentionner brièvement quelques détails ayant trait aux origines de ce travail.

« Ainsi qu'on peut le voir en tête du volume, il a été écrit en réponse à

une brochure que le philosophe allemand bien connu, Edouard von Hartmann — continuateur de Schopenhauer — publia en 1885, sur « Le Spiritisme ».

« La première édition originale (allemande), de *Animismus und Spiritismus* (Liepzig, 1890), provoqua, de la part du docteur von Hartmann, une réplique intitulée « L'hypothèse des esprits et ses fantômes » (Berlin, 1891) dans laquelle il revient, avec insistance, sur les arguments qu'il avait déjà donnés. Cette fois, ce fut le savant Carl du Prel qui se chargea de continuer contre cet adversaire si redoutable, la polémique que l'état de santé forçait malheureusement M. Aksakof à suspendre.

« Ni la réponse du Dr Carl du Prel, ni les deux publications du Dr von Hartmannn n'ont jusqu'à présent, été traduites en français ; mais cette lacune ne diminuera pas sensiblement l'intérêt que le lecteur attentif trouvera dans cette œuvre, étant donné que l'auteur y reproduit in-extenso les principaux arguments de son adversaire.

« Il me reste à fournir quelques indications sur les sources dont je me suis servi pour donner à cette traduction une fidélité aussi scrupuleuse que possible.

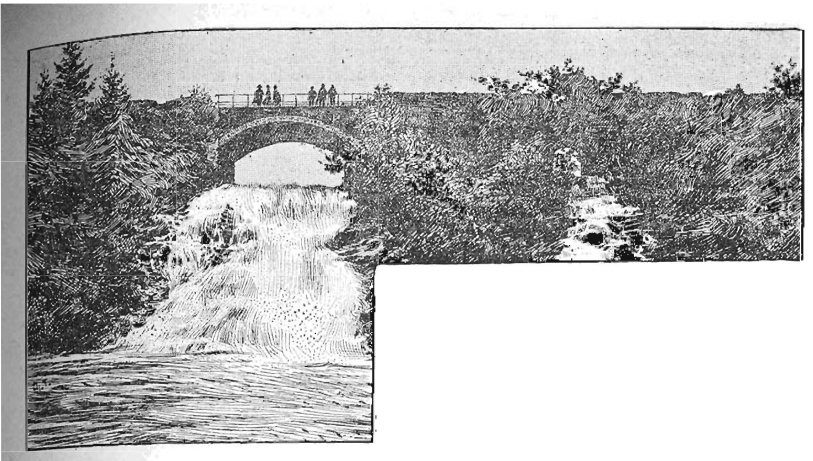
« J'ai traduit du texte allemand même, les nombreuses citations extraites du livre du Dr von Hartmann. Les renvois se rapportent donc naturellement à l'édition allemande puisque, comme je l'ai dit plus haut, il n'existe aucune traduction française de ce livre. La partie du texte primitif d'« Animisme et Spiritisme », écrite par l'auteur en langue française, m'a permis de fixer dans la traduction une terminologie consacrée déjà par l'auteur lui-même. Pour les changements apportés dans l'édition russe, parue en 1895, j'ai soigneusement consulté cette édition ; quant aux citations des passages anglais, je n'ai pas eu sous les yeux tous les textes originaux et me suis ainsi trouvé obligé, pour beaucoup d'entre eux, de m'en tenir aux traductions allemande et russe. Ai-je encore besoin, après ces constatations, de solliciter l'indulgence du lecteur ?

« J'espère que mes efforts seront appréciés d'une façon équitable par ceux qui s'intéressent à ces questions d'une importance si capitale.

« Je ne puis omettre, en terminant, d'exprimer ma plus vive reconnaissance à mon savant ami, le Dr H..., pour le précieux concours qu'il a bien voulu me prêter. J'ai eu recours à ses lumières pour la traduction de divers passages d'ordre scientifique et technique et je puis dire que j'ai toujours trouvé auprès de lui des conseils aussi éclairés que bienveillants.

« Je dois enfin remercier M. Leymarie d'avoir bien voulu me confier ce travail aussi délicat qu'intéressant. »

B. Sandow.



EGO SUM RESURRECTIO

O reine des tombeaux, des sépulcres blanchis !
Inévitable mort, impassible gardienne
Du seuil de l'avenir, ô mort ! cruelle mort,
Livre-moi ton secret. Que me réserve-tu ?
Ecarte ton linceuil, il dérobe à ma vue
L'inconnu, l'au-delà des misères terrestres...
N'es-tu pas l'ossuaire, immense réceptacle
Des débris de la vie, où tout rentre et s'efface,
Où tout vient aboutir, se confondre à jamais
Dans l'Océan final ?
— La mort n'est pas le but
De la création. Si tout rentrait en elle
Et si rien n'en sortait, si tout se confondait
Dans l'éternel repos, l'anéantissement,
Le silence et l'oubli, si rien ne répondait,
Par delà le tombeau, dans l'infini du temps,
Du nombre et de l'espace, aux notions divines
Du juste et de l'injuste, immanentes en nous,
Aux aspirations, aux visions célestes
De l'esprit inquiet, qui donc viendrait ainsi
Informer les humains que, par delà la tombe,
Il n'existerait rien ?
— Ami, je suis perplexe.
Des poètes, des savants, de graves philosophes,
Affirment dans leurs chants, leurs discours, leurs écrits,
Que le vaste univers n'est qu'une illusion,
Une fausse apparence, une lueur trompeuse,
Une vaine chimère, un rêve, un cauchemar,
Que sais-je ? le reflet de nos propres idées,
Qu'au jour sans lendemain, à l'heure du trépas,

Le souffle qui nous meut s'exhale dans l'espace
Et rentre au fonds commun, la matière éternelle
Spontanément féconde et toujours agissante,
S'absorbe dans sa masse et se dissout en elle,
Et qu'il ne reste plus qu'un amas de décombres,
Sans valeur, sans vertu, sans sève et sans puissance,
Du moi, de l'être humain, la noble créature,
Qui songe à l'avenir, qui raisonne et qui prie.
Cette doctrine impie, odieuse et perverse,
Infiltre son venin, ébranle les croyances
Et l'incrédulité s'implante dans les cœurs.
Le frein religieux, la crainte salutaire
Du châtiment divin, ces antiques soutiens
De l'ordre social, ont perdu leur prestige
Et s'en vont à vau-l'eau. La foi n'existe plus.
Les dieux sont tous partis, les phares sont éteints,
Le ciel est éclipsé, personne ne croit plus
En l'immortalité, personne ne croit plus
En la Divinité. La déroute est complète.
Tout craque et tout s'écroule, où trouver un abri?
Serions-nous condamnés, comme jadis Moïse,
A ne jamais entrer dans la terre promise,
Serions-nous condamnés à ne jamais goûter
Les douceurs du repos dans les éternités?
Le paradis perdu, l'existence sans but,
O désillusion! serait-ce là, mon Dieu,
Votre création? Le doute m'épouvante.
Dans mes moments d'angoisse et de perplexité,
Quand mon esprit troublé, hésite et ne voit plus
Distinctement la route, ô toi! qui me soutient,
Me guide et me console, ami de l'autre monde,
J'aime entendre ta voix murmurer dans mon cœur
La consolation. Ne m'abandonne pas,
Viens me réconforter. Dis : peut-on soulever
La dalle du tombeau?
— Le Christ l'a soulevée,
Tu ne l'ignores pas; pourquoi le demander?
— Pour raffermir ma foi, pour voir et me convaincre,
Pour réchauffer mon cœur au foyer de l'espoir,
Pour chanter : *Hosanna* si le Christ est vainqueur,
Si la mort est vaincue, ami, je t'interroge,
De grâce réponds-moi. Ne pourrais-tu me dire
Ce que c'est que la mort, ce que c'est que la vie?
— La mort, c'est la vie et la résurrection,
La transmigration d'un monde dans un autre,
Un changement d'état. Observe la nature.
Examine l'ensemble et partout tu verras

Vénus génératrice, ardente, inassouvie,
Complexe, inépuisable en sa fécondité,
Se propager partout et gravir, radieuse,
Sans arrêt, sans recul, la spirale ascendante
Qui conduit au progrès, la spirale infinie
De l'immortalité. Reporte tes regards
Sur les êtres chétifs qui grouillent et fourmillent
Dans les bas-fonds vitaux. Suis attentivement
Leurs transformations. Regarde la chenille
Traîner péniblement, lourde et disgracieuse,
Son ventre sur le sol, troquer ses vêtements,
S'enclore en un cocon, s'entourer d'un linceul
Tissu d'or et de soie, y rester chrysalide
Jusques, en attendant, sa rénovation.
Arrive le moment. Contemple et réfléchis.
O prodige! ô merveille! en tout autre appareil
Elle sort du cocon, légère, aérienne,
Prend l'essor et s'en va, brillant lépidoptère,
Voguant parmi les fleurs, les parfums, la lumière,
Poursuivre l'existence en d'autres destinées.
C'est ainsi que la vie, une et invariable
Sous des aspects divers, se déroule et s'enchaîne
Sans interruption, de son point de départ
A son point d'arrivée et passe, tour à tour,
D'une espèce en une autre. Ici, sur cette terre,
C'est l'homme qui domine à l'échelon suprême,
L'échelon terminus, l'aboutissant final
De l'animalité.

— Quoi ! je procéderais
D'un immonde animal! Ami vous vous moquez,
Cela n'est pas possible. Un abîme profond
Me sépare de lui. C'est l'instinct qui le guide
Et moi c'est la raison. Nos natures diffèrent,
N'ayant pour stimulant que les besoins du corps,
L'âpre désir du mieux ne l'aiguillonne pas.
Il ne réfléchit pas. Jamais il n'a cueilli
Le fruit de la science à l'arbre de la vie,
Tels furent ses aïeux, passifs et résignés
Quand aux âges lointains, ils vinrent s'établir,
Pour la première fois, sur la terre où nous sommes,
Tel il reste aujourd'hui. Moi, je pense et combine,
Je porte mes regards au-delà de ce monde,
J'affine mon moral et mon intelligence,
J'applique mon esprit, j'élargis mon savoir
Et m'éloigne de lui chaque jour davantage.
Entre nous la distance est incommensurable.
Sortir d'un animal! horreur! je n'en crois rien.

Loin de moi cette idée, absurde, abominable.
Sur l'échelle vitale, entre l'homme et la brute,
L'instinct et la raison, d'innombrables degrés
Restent inoccupés et dans le large espace
Qui s'étend entre nous, nulle part je ne vois
L'anneau qui me rattache à l'animalité.
— Nul anneau ne t'attache à l'animalité.
Le corps vient de la terre et l'âme vient du ciel.
L'âme survit au corps. Etre immatériel,
Elle n'a pas de sexe ; elle n'engendre pas,
Intelligence pure, une et indivisible
Elle émane de Dieu. La matière est complexe,
Instable et variée en ses combinaisons.
Chaque globe a ses lois, ses forces dominantes,
Ses éléments distincts et son architecture.
Quand l'être intelligent, responsable et pensant
S'incarne dans l'un d'eux, il revêt l'organisme
Qui représente en soi le résumé complet
La filiation, la synthèse suprême
Des pouvoirs producteurs inhérents à ce monde.
Qu'importent la substance et la forme du corps ?
Le corps n'est qu'un outil, instrument de travail
Local et spécial dont l'âme fait usage
Pour prendre le contact, l'adhérence des globes,
Mettre en relation l'Esprit et la matière,
Vibrer à l'unisson de la nature entière,
Sentir et percevoir l'harmonie ambiante,
Le cri de la douleur, les accents de la joie,
Lutter contre le mal, étudier et comprendre
Les lois de l'univers, travailler de concert
A l'œuvre du Très-haut et laisser, après soi,
Dans le sillon creusé, des germes de progrès
Quand, sa tâche accomplie, elle remonte au ciel.

Béthune — avril 1895.





CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

M. George Evatt, de Sydney, Australie, nous écrit une lettre amicale et fraternelle, après voir lu notre réponse aux attaques des partisans de Mrs Williams, dans le *The progressive Thinker*, édité à Chicago ; il comprend que le spiritualisme moderne doit rejeter ces médiums à spectacles, avec lesquels, moyennant le dieu dollar, on vise le public qui a la foi du charbonnier, sans chercher le contrôle véritable, le contrôle scientifiquement suivi.

M. George Evatt est devenu médium clairaudiant et clairvoyant, par un usage continu de véritables et sages investigations. Sincère, il nous envoie ses vœux amis, loyaux, nettement sentis, pour tous ses frères en la grande cause.

Devenu poète, faculté qui s'est spontanément développée en lui, il nous adresse, en anglais, une inspiration que *Mme Léonie Vallet de Brugnières* a bien voulu traduire en vers français, et que voici :

D'AME A AME

A M. Leymarie.

De même que la mer qui nous sépare roule
Entre ma patrie et ta nation ses eaux :
L'immense affection qui, de mon âme, coule
Entoure ton esprit de ses vastes réseaux. —
Mes yeux d'Australien, sous la voûte animée
S'ouvrent pour saluer ta France bien-aimée ! —

Qu'importe que tu sois honni, persécuté :
Ton esprit reste ferme et prêt pour d'autres luttes ;
Tes croyances n'ont point à redouter de chutes ;
La bannière de la Justice, avec fierté,
Sur ta tête est levée. — Une amitié sincère
Unit les nations qu'un pur soleil éclaire !

Nous combattons sans trêve, avec ténacité
Pour le même principe et pour la même cause :
Le triomphe assuré de la pensée éclose
Ce souffle qui nous vient de Dieu : la Vérité
Ici-bas, grâce à Lui, tout naît et tout s'enchaîne : - -
Notre cause est juste et sa victoire est prochaine !

Car « Dieu est Amour » et la Vie et la Lumière
Tout émane de Lui, tout retourne vers Lui !
C'est Lui qui, dans sa main, tient ce soleil qui luit,
Lui qui revêt nos corps de leur forme première.
Et c'est par son pouvoir et par sa volonté,
Frère, que nous allons clamant la Vérité !

Et je le dis bien haut : L'enveloppe charnelle
Dont l'homme sans esprit fait, ici, tant de cas,
Est un atome vil, proie offerte au trépas
Et le voile grossier de notre âme éternelle !
« Dieu est Amour », et Vie, et Sagesse et Bonté
Et de son Amour naît notre Fraternité !

Sydney, New South Wales, mars 1895. GEORGE EVATT.

LETTRE DE M. J. F. SNIPES

M. J. F. Snipes, président de la Société psychique de New-York, nous écrit ce qui suit, au sujet de M$_{lle}$ M. E. Willians, le faux médium qui fut pris en flagrant délit de fraude, à Paris, en octobre dernier. « J'ai assisté, « dit-il, aux séances de ce genre, ainsi qu'à celles données par MM. Williams ; « j'ai eu honte de voir la tricherie mal déguisée des uns, et la crédulité des « autres.

« J'ai vu des personnes, prétendre reconnaître de soi-disant esprits, « comme membre de leur famille, morts avant la naissance de l'assistant ! ! « Il est humiliant de voir des spiritualistes connus, et des éditeurs, soute- « nir publiquement de telles fraudes.

« Il n'est pas surprenant de voir quantité de croyants qui se respectent, « se retirer de toute affiliation publique, pour n'avoir à faire qu'aux mé- « diums privés. En présence de ces faits (de fraude) si souvent répétés, nul « ne doit être étonné de voir le monde sceptique railler notre apparence de « de cupidité, stupidité, et refuser de reconnaître un caractère supérieur à « notre œuvre et aux recherches de nos investigateurs.

« N'avons-nous pas dans la sphère mentale, assez de phénomènes d'un « caractère moins sensationnel, mais plus honnête, suffisant pour satisfaire « la généralité des âmes, sans avoir recours aux genres de spectacles gui- « gnols, avec les poupées et la ventriloquie ?

« M. Mac-Donald a pleinement affirmé, devant la Society psychique de « New-York, son innocence dans la déception pratiquée par Mrs Williams, « à Paris, confirmant aussi le témoignage des assistants.

« Dernièrement, un effort fut fait pour réhabiliter Mrs Williams, devant le « public ; l'auditoire a exprimé ses sentiments, sans hésitation, par des dé- « parts ou des sifflements.

« Il paraît nécessaire, en Amérique, dit en concluant M. Snipes, de don- « ner une séance devant des personnes *spécialement invitées*, pour blanchir « les médiums à matérialisation, pour prouver qu'ils sont honnêtes, même « lorsqu'ils ont été empoignés sur le fait, pendant leurs fraudes ! !

« Ces misérables, qui trompent sur les vérités éternelles, ne sont-ils pas « plus dignes des maisons de correction, que d'obtenir un satisfecit, en for- « çant la confiance d'un public aveugle, qui a la foi du charbonnier ? »

M. Frédéric Borschneck, notre compatriote qui habite New-York City, 406-412 Browne Street, est une victime, dit-il, des supercheries de Mrs Williams ; il nous écrit qu'il a traduit notre article du « The progressive Thinker » pour le soumettre à un partisan déterminé du médium exposé, *M. Newton*, président de la première Société spiritualiste de New-York, homme éminent par son savoir et par son caractère très élevé ; M. Newton lui a répondu par une lettre optimiste quant à la faculté de Mrs Williams ; selon ce dernier, M. Leymarie n'aurait convié Mrs Williams, qu'en vue de l'exposer. Or, ce médium avait voulu que ses séances eussent lieu chez Mme la duchesse de Pomar, et dès lors, la duchesse y consentant, acceptait toutes les conséquences des manifestations, tant qu'elles seraient véritables ; à la deuxième séance, M. le duc de Pomar et sa mère, ayant la persuation que tout était du *humbug*, fermèrent leur hôtel à Mrs Williams. Cet avertissement eût dû être salutaire pour le médium ; depuis, en persistant a prouver qu'il n'employait que des trucs, il n'a eu que ce qu'il méritait. Véritable médium, il eut fait un bien immense en France, en Allemagne, en Russie : il a détruit les belles espérances des véritables investigateurs et serviteurs de la cause.

M. Mac-Donald, l'homme de confiance de Mrs Williams (son *manager*), avouant devant les membres de la Société psychique de New-York, que ce soi-disant médium avait réellement *trompé à Paris, devant lui*, cela devrait suffire à l'honorable M. Newton et lui ôter le voile optimiste qu'il a devant les yeux quant aux facultés de son médium préféré.

PROPHÈTES, VOYANTS, DEVINS, NÉCROMANTS

Les sceptiques voient-ils clair ou du moins aussi clair qu'ils le prétendent? Je ne le crois pas. Ils soutiennent avec une aveugle et imperturbable assurance qu'il n'y a plus de prophètes, plus de voyants, plus de devins, plus de nécromants ou évocateurs de fantômes.

Certainement dans notre Occident, il n'y a plus ou plus guère de gens qui exercent ostensiblement et publiquement les métiers de prophètes, de voyants, de devins, de nécromants, mais il y a toujours des personnes douées par la nature des mêmes facultés spéciales que possédaient ceux qu'on appelait ainsi.

Il y a des gens qui, dans certains moments où ils se sentent en état de crise, voient flotter dans l'air des formes étranges et très vivantes et on ne peut accuser ces voyants d'être des visionnaires ou des hallucinés car ils décrivent exactement et d'une façon très claire les formes qu'ils aperçoivent. Dans le cours ordinaire de leur vie, ils raisonnent sur tout avec un parfait bon sens et un sens pratique. Leurs actes sont réfléchis et marqués au coin de la sagesse et de la prudence.

Il en est de même de ceux qui passent pour prophètes et devins et qui prêtent aux plaisanteries des mondains qui aiment à rire de tout et qui ne prennent au sérieux que les choses futiles. Ils ont dans ce monde frivole des succès de ridicule et leurs prédictions qui, au premier abord semblent parfaitement fausses et parfaitement saugrenues, ne s'en réalisent pas moins.

Un monsieur X..., qui ne se considérait pas comme prophète et qui jouissait d'une jolie position de fortune, tombait de temps en temps, de loin en loin, dans des états d'exaltation nerveuse, à la suite desquels il lui échappait sans qu'il en eût bien conscience, des paroles heurtées qui se pressaient en foule sur ses lèvres. Vainement il s'efforçait de les retenir, elles jaillissaient malgré lui et semblaient avoir un sens prophétique.

Parmi ceux qui assistaient à ses crises, quelques-uns ne pouvaient s'empêcher de rire, tandis que les autres se sentaient émus de pitié et les regardaient comme des symptômes d'aliénation mentale.

A la suite d'une de ses crises, M. X... prédit à une personne présente qui exerçait un très mince emploi qui lui procurait à peine de quoi subsister, que son oncle qui avait une belle fortune la lui laisserait par testament. Or, la veille, à la suite d'une vive altercation l'oncle de cette personne venait de la déshériter dans un testament déposé chez un notaire qui s'était empressé

d'en informer officieusement et confidentiellement l'intéressé qu'il connaissait particulièrement.

Quand M. X... revint à son état normal, on lui parla de sa prédiction, il ne savait pas ce qu'on voulait dire, il n'en avait pas conscience, il ne se rappelait de rien.

Quelques années s'écoulèrent, l'oncle du déshérité, qui était d'un âge avancé, se sentant souffrant et faisant un retour vers le passé eut une sorte de remords d'avoir déshérité son neveu qui était du même sang que lui. Oubliant l'altercation qu'il avait eue avec lui, il lui écrivit une lettre amicale et lui exprima le désir de le voir.

Le neveu déshérité se rappelant la prédiction de M. X... qui lui avait paru fausse et des plus ridicules, eut comme un vague espoir après la lecture de la lettre qu'elle pourrait bien avoir quelque chance de se réaliser. Il prit le chemin de fer et se rendit chez son oncle qui demeurait dans une belle maison de campagne, à quelques lieues de Paris; il fut reçu à bras ouverts.

De nouvelles explications eurent lieu, chacun animé d'un esprit excellent de réconciliation y mit du sien et la paix fut complète. Le neveu passa deux semaines chez son oncle où il fut traité, tout le temps, comme l'enfant de la maison, puis il revint à Paris avec les meilleures espérances qui ne tardèrent pas à être justifiées.

Moins de trois mois après, l'oncle se sentant de plus en plus souffrant, rappela son neveu qui s'empressa de se rendre à ses désirs, l'établit chez lui, et peu après mourut entre ses bras, après avoir fait un second testament, parfaitement en règle, par lequel il lui laissait toute sa fortune et annulait le premier qu'il avait fait dans un moment de colère et d'irritation.

M. X... passa aux yeux de l'heureux héritier pour un prophète véritable et sérieux, d'autant plus sérieux qu'au jour où sa prédiction avait été faite toutes les apparences étaient contre elles et qu'elle ne s'en réalisa pas moins plusieurs années après.

S'il y a encore de nos jours des prophètes, des voyants, des devins, il ne manque pas non plus de nécromants.

Je connais une dame, excellente maîtresse de maison, qui ne s'occupe que de ses affaires de ménage et de bien tenir sa maison, qui n"a aucune prétention à la nécromancie qu'elle n'a jamais exercée. Elle n'en est pas moins une excellente voyante et une parfaite nécromancienne, et cela malgré elle, sans avoir étudié, sans avoir exercé la science.

Elle tient de la nature cette miraculeuse faculté qui se manifeste sans qu'elle y pense, sans qu'elle le veuille.

Lorsque par hasard, cette dame croit devoir, par simple curiosité et pour

se convaincre de sa réalité, user de cette faculté dont elle a longtemps douté, ce n'est qu'exceptionnellement.

Quand les faits, ce qui ne manque pas d'arriver, répondent à ses désirs, elle reste saisie d'étonnement, elle a de la peine, beaucoup de peine à revenir de sa surprise.

Un jour que cette digne dame, qui est une excellente mère de famille et très estimée, très honorée de ses concitoyens, était occupée dans son salon, elle vit, à côté d'elle, pendant l'espace de quelques secondes, un homme qui avait été précédemment évoqué par son intermédiaire. C'était son oncle, le frère de sa mère. A cette apparition soudaine, elle se sentit vivement émue, effrayée même. « Je t'ai fait peur, hein, ma fille », dit le fantôme, et il se fondit dans l'air.

La voix, m'écrit le mari de cette nécromancienne sans le savoir, la voix était bien celle du personnage et il était facile à reconnaître à son costume.

Il y a donc toujours, en dépit des dictons des sceptiques, des prophètes, des voyants, des devins, des nécromants. Sous ce rapport l'humanité n'a pas changé depuis l'antiquité, si ce n'est que dans les temps anciens on croyait en leur pouvoir et on les honorait, tandis que dans les temps modernes on nie leur pouvoir et on jette le ridicule à pleines mains sur eux.

Mais le scepticisme, qui n'est que l'ignorance aveugle et incurable, n'aura qu'un temps; l'irrésistible révolution scientifique suit son cours, d'importantes conversions s'opèrent tous les jours parmi les sommités scientifiques, et bientôt va poindre le jour où les prophètes, les voyants, les devins, les nécromants reprendront le rang qui leur est dû.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).



INFLUENCES MYSTÉRIEUSES[1]

Tiré de la « France Moderne » (mois d'avril 1895).

Le merveilleux exerce toujours une attraction sur le goût du public, et les journaux sont quelquefois obligés de rompre le silence de parti pris pour plaire à leurs lecteurs. Quelques-uns commencent à ouvrir leurs colonnes aux découvertes nouvelles, dans ce vaste domaine inconnu qui a nom *Le Merveilleux*.

A ce point de vue, l'article que *La Patrie* a publié le dimanche 24 mars, est fort intéressant. Nous en extrayons quelques passages :

« *Le Merveilleux* le plus échevelé est en train de nous envahir de telle sorte qu'une indifférence dédaigneuse n'est plus de saison en présence de cet entraînement des esprits.

« Ce n'est plus maintenant dans l'ignorance crédule que les sciences occultes font leurs recrues... c'est dans la fine fleur du positivisme et du scientisme.

« La question du merveilleux par l'engouement public et surtout par les conversions scientifiques les plus inattendues et les plus éclatantes, acquiert une importance et une actualité qui *commandent l'attention de la presse.* »

Le Light, journal spirite, qui paraît hebdomadairement à Londres, raconte un fait curieux qui rentre dans cet ordre d'idées. Ce fait est rapporté dans un livre intitulé : *The Life and adventures of John Gladwyn Jebb.*

« Un M. Jebb reçut de ses amis indiens, le seul spécimen connu d'une idole aztèque en pierre, représentant le dieu du massacre, qui avait été trouvé enfouie près de Mexico. Depuis le premier jour qu'il l'eut en sa possession, il en ressentit l'influence néfaste.

« Sa fortune périclita, ses meilleurs amis moururent, sa santé s'ébranla, et la mort vint le prendre à son tour. La première nuit que le dieu aztèque passa sur le sol étranger, fut signalée par des bruits violents dans une maison qui jusque-là avait été des plus tranquilles, selon le témoignage de ses habitants. Et ce ne fut pas tout, car chaque nuit des manifestations désagréables eurent lieu, des coups furent continuellement frappés à une certaine porte tant que l'idole resta dans cette maison.

(1). N. D. L. R. — A la «Revue de la France Moderne», nous avons de véritables amis, en communion de pensers avec nous ; nous empruntons à cette intéressante revue cet article que tout spirite pourrait signer ; aussi une critique sur *Deux patries* de Léon Hennique, un ami de la cause, enfin quelques mots sur Loïe Fuller, une spirite convaincue et sa mère l'est aussi.

« Le bruit était tel, que tous ceux qui l'entendaient étaient absolument empêchés de dormir.

« Une malédiction est certainement attachée à cette statue mexicaine, et ses possesseurs actuels ont raison de regretter le jour où ils l'ont placée chez eux. »

Il n'est pas impossible de croire que cette statue, ayant assisté à des siècles de cruauté, ne soit en quelque sorte saturée de l'atmosphère malsaine qui l'entourait et ne rende un peu de l'agonie des victimes et des malédictions qu'on lui proférait.

Pour qui connaît un peu le Spiritisme il est facile de comprendre ce qui précède.

La statue aztèque était dédiée à une divinité païenne que l'on invoquait sans cesse, lorsqu'on immolait des victimes. Cette divinité n'était qu'un Esprit malfaisant et cruel ; quoi d'étrange à ce que cet Esprit ait suivi l'idole que l'on déplaçait et continue à tourmenter à sa guise les personnes qui l'entourent. Le contraire eût été étonnant.

Les Esprits inférieurs sont attachés aux choses matérielles et aux habitations, c'est ce qui a eu lieu pour les maisons hantées. Ces Esprits ne pensent pas à s'élever, ni à améliorer leur condition.

Les prières sont d'un grand secours pour les Esprits ignorants ou malheureux.

Dans les séances spirites, il arrive souvent qu'un Esprit inconnu se présente ; neuf fois sur dix, il demandera aux assistants de prier pour lui-

C'est un acte de charité de le faire, car les âmes des morts ne peuvent plus prier pour elles-mêmes. L'Eglise catholique nous enseigne que les morts ne font plus partie de l'Eglise militante.

La prière appartient exclusivement à la *Terre*.

Les prières ont une grande efficacité lorsqu'elles sont désintéressées.

Cependant il est avéré que toutes ne sont pas exaucées. Tant de gens sont égoïstes et demandent des choses qui feraient du tort aux autres ou des choses qui leur seraient funestes.

Et en dehors de ces cas, il y a encore bon nombre de prières qui n'obtiennent pas de réponses.

Pour ceux-ci, c'est une punition ou une épreuve à supporter avec résignation.

Les objets bénis sont comme une sauvegarde pour ceux qui y croient.

Le buis bénit que les fidèles rapportent une fois par an, dans leurs maisons, doit les protéger pendant toute l'année et leur porter bonheur, c'est du moins ce qu'ils espèrent.

Les Orientaux croient à l'efficacité des talismans et non sans raison.

Comme au fond c'est toujours par Dieu et par les Esprits que les choses arrivent, le nom n'y fait rien.

Ce sont les vœux qui l'accompagnent qui produisent l'effet, et la foi que l'on y ajoute. La suggestion y entre aussi pour sa part. Quand on donne un souvenir à quelqu'un, si l'on forme des souhaits dessus, ces souhaits restent attachés d'une manière indélébile à l'objet donné et portent leur fruit tôt ou tard. Les choses matérielles gardent une empreinte mystérieuse imprimée par l'effet de la volonté de celui qui offre le souvenir.

On comprendra ceci d'autant mieux quand on saura que les pensées bonnes ou mauvaises qui sortent du cerveau prennent un corps subtil et ont une existence propre. Ces pensées serviront à établir le bilan de chaque vie individuelle, en même temps que les actes que l'on a accomplis.

Ceci explique également la puissance d'une bénédiction lorsqu'elle est appelée avec ferveur par des mains pieuses et croyantes.

D'un autre côté les malédictions faites dans un moment de colère, portent leurs fruits néfastes mais le contre-coup revient à celui qui les a faites. Telle est la Loi Divine, car il est défendu de maudire quelqu'un. Pour être logique nous concluons donc que si une chose est défendue, c'est qu'elle est possible.

Chez les Perses et les Chaldéens, la magie était synonyme de sagesse et de savoir. Le mot *Mage* signifiait homme consacré, voué à l'adoration de Dieu.

L'érudit Brucker dit ceci : « Il ne faut pas confondre la magie avec la sorcellerie, ou croire qu'il s'agissait de pactes avec des Esprits mauvais.

« Les *Mages* pratiquaient certaines cérémonies religieuses ou incantations, qu'ils supposaient produire des effets surnaturels, par l'entremise des *bons Daïmons*. »

La magie et les miracles, les rêves et les visions, la prophétie et la communion avec les anges, se mêlaient à la philosophie et à la théologie de la Perse parmi les idées religieuses prédominantes dans ce puissant empire.

Les anciens Mages s'occupaient uniquement de science et de religion.

Les magiciens modernes pratiquaient un peu de tout, faisant le bien ou le mal, selon leur plaisir.

Toute leur puissance mystérieuse consistait en deux choses essentielles, leur communication avec les Esprits qu'ils appelaient et qui les instruisait en toutes choses, et leurs connaissances des secrets gouvernant le fluide magnétique.

Aujourd'hui on commence à peine à comprendre la puissance extraordinaire du magnétisme humain exhumé par Mesmer.

Le magnétisme guérit les malades les plus rebelles, mais le fluide qui guérit est un don et ne se trouve pas dans toutes les mains. Quelques-uns seulement peuvent magnétiser pour guérir, mais non sans avoir étudié.

On peut également prendre le mal soi-même si on n'emploie pas certaines précautions, et les magiciens pouvaient donner de mauvaises influences au moyen des mêmes fluides.

Dans certains cas, des Esprits sont venus magnétiser les malades qui en éprouvent un grand soulagement.

Ces Esprits étaient vus soit par le malade, soit par des personnes *médiums* qui veillaient autour de lui ; on rencontre des récits de ces faits dans les ouvrages spirites, mais les Esprits ne viennent pas toujours pour guérir, quelquefois ils viennent pour protéger.

Un cas nous a été raconté par des amis.

L'année passée, leur enfant *médium*, sujet à des visions, vit, un jour, dans son dortoir, où dormaient une centaine d'enfants, un Esprit allant et venant, faisant une croix sur le front de plusieurs élèves. On prit note des déclarations de l'enfant et, quelques jours après, il arriva que tous ceux qui étaient désignés tombèrent malades d'une épidémie qui éclata, mais la maladie, quoique grave, n'eut pas de suites funestes. Ce signe de croix, tracé sur eux, les avait tous protégés.

Ce qui prouve que souvent on a des avertissements qui passent inaperçus et que l'on ne comprend pas, mais au fur et à mesure que le spiritisme sera connu, on se rendra mieux compte de la protection que les bons Esprits étendent autour de nous.

ISMALA.

DEUX PATRIES : C'est avec le plus grand plaisir que je constate le très beau succès remporté à l'Ambigu par la nouvelle pièce de M. Léon Hennique : *Deux Patries*. Ce succès, qui était à prévoir — car nos amis en avaient eu un avant-goût à la soirée récente du comte André Martinet où l'auteur avait bien voulu lire lui-même quelques-uns des principaux passages, — ce succès, dis-je, ratifié par le public, a été considérable.

Il est vrai que M. Hennique a su, en faisant vibrer nos cordes patriotiques, trouver un sujet absolument original et qu'il l'a traité de main de maître. Peut-on avoir deux patries ? Telle est la question qu'il s'est posée. Son héros, sorte de Bernadotte, mais un Bernadotte moins la trahison, qui est le pivot du drame, ballotté par ses deux devoirs, finit en se faisant tuer bravement, par apporter la solution du problème. Non, on ne peut avoir deux patries : ni la distance, ni la volonté ne peuvent nous détacher complètement de notre patrie de naissance : l'abandonner pour une patrie d'adoption, n'est qu'une lâcheté.

L'action se passe à l'époque du premier Empire : M. Hennique a imaginé un volontaire de 93, François Garnier, fils d'un simple instituteur devenu maréchal de France, puis roi, roi d'un petit royaume allemand, que l'on chercherait vainement sur la carte, le royaume d'Altemberg. Ce royaume a pour reine une princesse Amélie, que le sort des armes a faite l'alliée de Napoléon et c'est l'Empereur lui-même qui a exigé le mariage. Mais Napoléon, après avoir pris Moscou, est obligé de reculer. Entraînée par un de ses cousins, le prince de Kalden qu'elle avait dû épouser et que Garnier a été obligé de conserver à la tête de la petite armée altembergeoise, la reine trahit l'Empereur. A la bataille de Leipzig, les Altembergeois ont fraternisé avec l'ennemi, et voici qu'un corps de Français à la débandade vient frapper aux portes de Neresheim, la capitale de l'Altemberg. Traîtreusement les habitants ont laissé entrer leurs anciens alliés pour les massacrer. Garnier, éloigné par sa femme de toutes les questions politiques, ignore ce qui s'est passé et le rôle de traître dont on l'affuble. Mais son père, arrivé de France, est venu l'avertir : la fusillade qui commence lui enlève les derniers doutes ; il veut protéger ses anciens compagnons d'armes que l'on va fusiller à bout portant par les fenêtres, par les soupiraux des caves. Un de ses anciens amis, le colonel Pailloux, l'insulte sur les marches de son palais : « Garnier tu n'es qu'un lâche », lui crie-t-il. — « Tu vas voir si je suis un lâche », répond Garnier, et, se ruant à la tête des Français, il se fait tuer en criant : « Vive l'Empereur ! »

On peut juger par cette rapide analyse des situations pathétiques que l'auteur a su tirer de son sujet : elles sont brillamment traitées et ont soulevé d'unanimes applaudissements. L'époque choisie, la grande épopée napoléonienne a été pour beaucoup dans le succès de l'œuvre. Au-dessus de toutes ces intrigues, de toutes ces querelles, plane l'ombre immense de Napoléon, comme dans *La Mort du duc d'Enghien* planait l'ombre de Bonaparte ; et le colosse, qu'intentionnellement l'auteur laisse dans la coulisse, couvre, domine la pièce tout entière.

C'est ainsi que le rôle épisodique de cette jeune fille aveugle, de la cour d'Altemberg, éperdûment éprise de Napoléon, qu'elle n'a jamais vu, et « dont elle voudrait toucher le visage », est comme le symbole de cette frénésie populaire, de cet amour aveugle du peuple et de l'armée pour le géant, pour l'homme le plus prodigieux qui ait jamais existé !

L'interprétation est bonne : M. Chelles a fait une création des plus intéressantes du maréchal Garnier ; Mlle Laure Fleur est bien jolie dans le rôle de la reine, mais peut-être n'a-t-elle pas assez de force dramatique. Excellente dans les situations tendues, elle n'est pas suffisante au quatrième tableau, quand elle ordonne vainement de faire cesser le massacre.

Peu de choses à dire des autres interprètes sauf pour Mlle Meuris, bien touchante dans le rôle de la jeune fille aveugle, et pour M. Degeorge, superbe d'allure en colonel Pailloux. L'Ambigu a bien fait les choses : il y a de charmants décors et les costumes sont fort brillants. En voilà pour un nombre incalculable de représentations !

M. Quentin-Bauchart.

LOIE FULLER : Et la blonde fée continue ses succès étourdissants ; ce n'est plus seulement la danseuse serpentine ; c'est la mime passionnée ; c'est la comédienne, c'est l'artiste qui se révèle et qui enlève les applaudissements.

Tout est idéal, tout est féerique. Les poses, les pas, les gestes, les danses, tout vise et aboutit à l'effet voulu.

Le rôle de Salomé est une magnifique création qui dénote chez celle qui l'a faite une puissance d'étude, d'intelligence et d'assimilation inouïes.

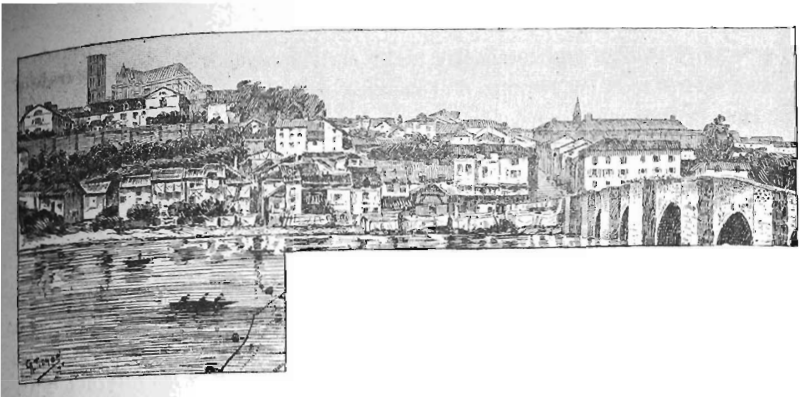
Les nouvelles danses que Loïe Fuller exécute après *Le Petit Lord* sont un nouveau triomphe pour elle. Quel art de coloris ! On croit qu'elle a épuisé la série de ses découvertes féeriques ! Non. Elle est inépuisable.

Parlerons-nous de sa danse noire ? Parlerons-nous de cette tunique éclatante toute semée de têtes d'anges ? Parlerons-nous de sa danse prodigieuse alors qu'elle fait évoluer autour d'elle plus de cinq cent mètres d'étoffe ! Parlerons-nous des grandes ailes blanches ? C'est admirable !

Bravo, mille fois bravo à celle qui a su si merveilleusement dramatiser et poétiser la danse. Tous ceux qui ont le sentiment de l'art et du beau l'acclament. Les autres... ne comptent pas.

Comte d'Alain.





L'ASSOCIATION MUTUELLE DE VISCKER

Voir la *Revue* du 1er mai 1895.

En effet avec l'organisation actuelle de la Banque de France celle-ci ne pourrait se passer de ce qu'on appelle en termes de banque, *une couverture*, c'est-à-dire un dépôt de titres de rente ou une caution effective, la garantissant contre toute éventualité fâcheuse. Dans le cas présent, il est facile de voir que le dépôt de cette couverture, ne pourrait être l'occasion d'aucune crainte, car elle ne serait jamais employée par la banque agricole. Son intervention serait toute platonique, car en réalité, elle ne ferait que couvrir de son ombre le crédit de la banque du chef-lieu.

Placements, — Les modifications à introduire dans le régime des prêts aux sociétaires, réglementé par les statuts (voir p. 7 et 8, art. 101 et suivants des statuts), devraient être faites, s'il y avait lieu, avec la plus grande prudence.

En effet, diminuer le minimum d'un mois, serait priver la caisse de l'association d'un bénéfice nécessaire et même rendre les prêts onéreux pour elle. Dépasser le maximum d'une année pour le remboursement des prêts, serait encore plus dangereux à cause des complications sans nombre qu'amènerait cette pratique et des abus dont elle serait l'occasion. Il importe surtout de s'appliquer à développer dans notre milieu agricole, les habitudes d'ordre qui peuvent s'y trouver en germe; mais qui, généralement, n'y sont guère pratiquées, et pousser nos populations vers l'observance stricte des engagements contractés.

Il serait d'autant plus facile de réaliser un progrès dans ce sens, que la production agricole tout entière et sa réalisation ainsi que celle des diverses spéculations en usage, accomplissent leur révolution dans une année.

L'époque la plus commode pour commencer cette révolution, tout devant

être alors réalisé, semblerait être le 1er avril époque à laquelle devraient être apurés tous les comptes de l'exercice précédent.

La Banque de France serait ainsi remboursée chaque année, à cette époque. Mais elle prête qu'à 90 jours et le taux de son escompte peut varier chaque trimestre. Il serait facile d'obvier à cet inconvénient et d'éviter les renouvellements trimestriels, en payant à la Banque de France les écarts qui se seraient produits à cet égard, dans le courant de l'année.

Pas d'exclusions pour les autres associations. — Créé tout d'abord pour venir en aide aux besoins de l'agriculture, pour favoriser et accélérer son évolution, la banque agricole du chef-lieu ne saurait, cependant, sans manquer son but humanitaire, exclure systématiquement les intérêts d'un ordre différent. Aussi, ne refuserait-elle pas l'aide de son crédit à toute association honnête, quels qu'en fussent la formule et l'objet, *dans la mesure de la puissance réelle de la garantie qui lui serait offerte.*

Il est évident qu'en agissant ainsi, son crédit ne courant aucun risque, elle pourrait s'engager sans crainte dans cette voie. Cette initiative serait aussi heureuse que féconde, car la Banque agricole arriverait, par ce moyen à relier l'industrie proprement dite à l'industrie agricole, et elle préparerait ainsi la fusion future.

L'organisation départementale de l'association aurait pour le département les mêmes avantages que nous avons signalés à propos de la commune. Ils pourraient même devenir plus considérables car la transformation communale modifierait assez profondément les rapports économiques et sociaux de cet ensemble, pour rendre faciles les améliorations départementales considérées jusqu'à présent comme impraticables, et y ramener la prospérité.

La Banque centrale. — Dès que les banques agricoles seraient établies dans plusieurs départements, elles sentiraient bientôt le besoin de se relier entre elles,afin d'aborder,au plus grand avantage de toutes les associations des combinaisons pratiques, plus hautes, plus vastes et plus complexes dont l'importance leur serait démontrée et qui seraient hors de proportion avec les moyens d'action dont pourraient disposer les associations des communes et les banques départementales, prises isolément.

Ce serait l'avènement du troisième terme.

La *Banque ou Caisse centrale.*

La Banque centrale relierait entre elles les banques départementales comme celles-ci solidarisent entre elles les associations des communes et dans des conditions analogues.

En raison même des difficultés du commencement, on serait sans doute amené à donner tout d'abord une large place à l'initiative privée dans la

création et l'organisation première de la banque du chef-lieu et de la Banque centrale, mais cette situation serait essentiellement transitoire et prendrait fin dès que les associations devenues majeures, se trouveraient aptes à les gérer directement.

Le temps et la place nous manquent pour nous occuper présentement de cette éventualité et en apprécier les détails. Nous pouvons dire cependant que la voie est tracée et que le même esprit qui a présidé à la création et à l'organisation de l'association dans la commune, doit présider à l'organisation définitive des banques des chefs-lieux et de la Banque centrale. Il conviendra surtout de ne pas oublier que la souveraineté réside dans les associations établies dans les communes et dans celles qui coopéreront avec elles au mouvement de rénovation; que cette souveraineté est constante, inaliénable et imprescriptible, qu'elle s'exerce constamment sans interruption aucune. et que rien ne saurait prévaloir contre elle, tous les pouvoirs émanant d'elle et tous, devant toujours y retourner.

Trois termes ou moyens agissent donc dans cette organisation.

Le premier : L'association mutuelle dans la commune.

Le deuxième : La Banque agricole au chef-lieu du département et ses succursales, s'il y a lieu de les établir, dans un ou plusieurs arrondissements ou cantons.

Le troisième : La Banque ou Caisse centrale.

Le peu d'explications que nous avons pu présenter dans ce court exposé, nous semblent cependant suffisantes pour faire connaître la nature et la valeur des moyens mis en œuvre et pour donner une idée générale de la portée de cette institution et des services qu'elle est appelée à rendre.

On peut voir que toutes les combinaisons possibles de crédit, toutes les coopérations imaginables, toutes les formules de l'épargne, de la prévoyance de l'assistance, peuvent s'y caser à l'aise et y prospérer dans des conditions infiniment plus avantageuses que celles dont elles peuvent disposer aujourd'hui.

Elles y jouiraient d'une liberté entière et d'une sécurité absolue.

Quelques exemples nous le feront encore mieux apprécier.

Les assurances. — Sous le règne de Louis-Philippe, E. de Girardin notre éminent publiciste, étudia avec sa perspicacité habituelle, la question des assurances. Il fit part au public de ses observations,dans une série d'articles fort remarquables et fort goûtés et en saisit ensuite la Chambre des députés.

Il avait compris combien la multiplicité des compagnies rendaient onéreuses pour les assurés, les diverses espèces d'assurances. Il n'eut pas de peine à faire partager cette opinion à ses collègues et à les convaincre de l'avantage qu'il y aurait pour les assurés, à se grouper autour d'un

centre commun, *unique*. Mais alors, comme aujourd'hui, il n'y avait qu'une unité assez puissante pour remplir à peu près ce rôle... l'Etat.

Il proposa donc l'Etat comme assureur commun.

Accueillie avec l'intérêt le plus vif, cette proposition fut acceptée en principe comme infiniment avantageuse, mais la Chambre, craignant de donner à l'Etat une puissance exagérée, pouvant devenir dangereuse pour les libertés publiques, rejeta la proposition. La Chambre recula devant le socialisme d'Etat, et j'estime qu'elle fit bien. En effet, le pouvoir personnel soit qu'il s'exerce par l'action d'un seul individu, soit qu'il appartienne à une unité collective, coterie, classe ou caste est de nature exclusif et absorbant. Sa puissance ne saurait s'accroître qu'aux dépens de l'indépendance de ceux qui lui sont soumis. Comme toute puissance humaine, il est porté invinciblement à grandir sans cesse et il ne peut s'arrêter dans cette voie et demeurer stationnaire sans péricliter et déchoir rapidement. En mettant à sa portée un moyen de domination aussi puissant que le socialisme d'Etat, on courrait le risque d'exagérer encore un pouvoir toujours trop puissant. Il y aurait donc folie à s'arrêter à l'idée de confier un pouvoir aussi considérable à la discrétion d'un pouvoir personnel quelconque, car on s'exposerait, de gaîté de cœur, à le voir devenir entre ses mains un nouveau moyen d'oppression qu'il ne pourrait s'empêcher d'exploiter à son profit et dont il serait presque impossible de se dégager ensuite.

Avec la banque Centrale, tous ces dangers disparaissent. Elle serait tout naturellement l'unité cherchée. Elle aurait d'ailleurs toutes les qualités requises pour remplir ce rôle et elle n'aurait aucun des inconvénients de l'intervention de l'Etat dans le domaine des intérêts privés. La sécurité des assurés serait pour le moins aussi sérieusement garantie par elle que par l'Etat et elle aurait sur celui-ci l'avantage de gérer leurs intérêts beaucoup mieux et surtout plus économiquement que ne pourrait le faire l'Etat.

Le numéraire à emprunter. — Il est une question importante entre toutes et à laquelle sont subordonnées l'établissement et le progrès du mode d'association proposé. Il faut trouver le numéraire suffisant pour satisfaire les besoins des associations et l'obtenir dans des conditions assez modérées pour qu'il ne devienne pas onéreux pour elles.

En Belgique, en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Suisse, en Italie, le gouvernement n'a pas hésité à venir en aide aux diverses banques agricoles ou autres et faute de mieux, il a mis à leur disposition le capital des caisses d'épargnes. On peut apprécier aujourd'hui par cette expérience hardie, pratiquée déjà depuis plusieurs années, d'abord, la sécurité du capital confié à ces diverses associations et ensuite les progrès si divers et si considérables,

obtenus, grâce à ce moyen par l'agriculture, le commerce et l'industrie de ces pays.

Pour nous, la solution de la question est beaucoup plus facile. En dehors du capital si considérable accumulé par la petite épargne, dans les caisses d'épargne, capital auquel l'Etat garantit un intérêt de 3.75 0[0 nous avons, en plus de ces nations, le capital géré pas la Banque de France, dont l'escompte atteint rarement ce taux et qui se négocie aujourd'hui à 2.50 0[0.

Il n'y aurait donc pas avantage pour nos associations — surtout dans les communes — à s'adresser au capital des caisses d'épargne, mais plus tard cette réserve pourrait être utilisée à ce taux et même très fructueusement pour les associations.

Nous avons déjà remarqué que dans les commencements, il était prudent de procéder graduellement et peu à peu, au groupement des intérêts ; or, les intérêts les moins divergents et les moins rebelles, sont généralement les moins importants. Mais en raison même de leur valeur minime et des conséquences relativement peu fructueuses de leur mouvement, ils ont besoin de trouver leur numéraire à un taux assez bas pour qu'il ne devienne pas onéreux pour eux. C'est cet ordre d'intérêts qui s'adresserait de préférence au capital de la Banque de France.

Mais la question changerait d'aspect dès qu'elle embrasserait non seulement l'ensemble des intérêts d'une association, mais encore ceux de l'ensemble des associations d'un département, et qu'elle se porterait sur les améliorations de tout ordre à apporter à leur avancement, à leur sécurité et à leur bien-être. Ce serait alors à ce nouveau point de vue que la banque du chef-lieu, étudierait les divers progrès à réaliser. Il y en aurait assurément un grand nombre dont l'importance assurerait des bénéfices capables de supporter facilement, non seulement le taux d'intérêt des caisses d'épargne, mais même un taux plus élevé.

Le mouvement syndical. — Le mouvement syndical se généralise rapidement en France. C'est un signe des temps et il importe d'en tenir compte. Né d'hier, nous le voyons se répandre aujourd'hui partout. Dans les villes les sociétés coopératives de consommations se multiplient sous l'impulsion énergique et la direction éclairée d'hommes dévoués et convaincus à la hauteur de la tâche et capable de la mener à bien. Les sociétés coopératives de production y sont peu nombreuses, presque toutes prospèrent mais elles agissent isolément. Elles n'ont pas encore essayé de se solidariser entre elles.

Dans les campagnes, le mouvement syndical est très actif, mais il est encore inhabile. Il tâtonne et cherche sa voie ; mais il est un indice précieux des aspirations et des tendances générales et la preuve que la masse com-

mence à voir clair, dans son intérêt et dans son avenir, et qu'en elle s'éveille la conscience de sa force réelle. Ce mouvement secoue tous les peuples civilisés et il agira bientôt sur tous les autres.

En Angleterre principalement et plus tard dans les pays cités plus haut, on a pratiqué avant nous la coopération à des points de vue divers : mais si les diverses fractions de la même association, se sont groupées entre elles, comme les parties d'une même unité collective, elles ne se sont occupées en rien des essais tentés sur un autre terrain. C'était encore la pratique du chacun pour soi, à titre collectif, avec toutes ses qualités et aussi avec tous ses défauts.

Le mode fédératif appliqué aux diverses associations est une idée française. Elle est une conséquence toute naturelle de notre manière de comprendre le droit, son action prépondérante et universelle, et les besoins de sa défense, et aussi du soin que nous avons toujours pris de la placer bien haut au-dessus de la force brutale. Cette idée a été appréciée très vite. Dès qu'elle a été signalée elle a été comme une révélation pressentie, et elle n'a pas tardé à s'affirmer, à s'imposer et à grandir, à l'instar d'une vérité attendue, mise en évidence, et comme une nécessité de premier ordre.

Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. Comme l'application de l'idée de fédération est une condition nécessaire à l'expansion vigoureuse du mouvement coopératif ou d'association, cette conception a bientôt préoccupé tous les milieux. Elle a d'abord été reconnue comme le moyen le plus efficace d'arriver à une entente commune entre les diverses associations et d'en accroître la puissance, et plus tard de préparer les voies à une entente entre nations. Il est évident, en effet, qu'elle est une condition indispensable à l'organisation sérieuse d'une entente durable entre elles ; que sans elle, leur sécurité sera toujours incertaine, et qu'elle seule est capable de garantir la paix et le progrès normal de leur bien-être.

Les Congrès internationaux. — C'est de là qu'est issue cette idée féconde (inconsciente d'abord à ce point de vue) des *Congrès internationaux*. De nos jours ces congrès deviennent de plus en plus fréquents et permettent aux penseurs du monde entier d'échanger leurs idées et leurs vues et de se concerter en vue des progrès à réaliser. Dans les Congrès scientifiques, l'entente se fait sans difficulté. Elle n'éveille que l'émulation et ne laisse aucune place aux rivalités mesquines. Les préjugés de nationalité, de race de caste, disparaissent et il ne reste plus en présence des hommes éminents ainsi groupés, que le désir de mettre en commun le résultat de leurs observations personnelles, le fruit de leurs travaux, et d'en répandre la notion bienfaisante sur l'humanité tout entière.

L'entente est donc bien réellement faite dans les Congrès scientifiques,

en vue d'un intérêt supérieur, qui domine aisément toutes les spéculations inférieures.

Il ne saurait en être autrement dans les Congrès appelés à s'occuper des intérêts économiques et sociaux communs à tous les hommes. Nous en avons eu de très intéressants dans ces dernières années, tant chez nous que chez les nations voisines et on ne saurait trop les encourager. Mais ces réunions seraient surtout fructueuses, si, dans chaque nation, les intérêts économiques et sociaux étaient unis entre eux au préalable, par les liens d'une étroite solidarité.

Avec le mode d'association proposé ou avec tout autre similaire, cette entente préalable serait facilement obtenue et les congrès internationaux acquerraient immédiatement une importance considérable.

Rien ne serait, en effet plus commode que ces congrès pour élucider, par exemple, les questions d'intérêt général, pour rechercher les bases d'un arbitrage pour étudier les questions internationnales pour apprécier les questions intéressant l'ensemble des nations, au point de vue du droit des gens et du respect dû à ce droit, etc., etc.

La Mission des Congrès internationaux. — Ces congrès indiqueraient la voie à suivre. Il s'y seraient d'autant mieux autorisés que réunissant les notabilités de tous les pays, ils auraient sous la main tous les moyens d'investigation et de contrôle capables de les éclairer dans leur appréciation. Ils pourraient ainsi formuler des opinions claires et précises et recommander les solutions dont l'évidence, éclatant à tous les yeux, en assurerait partout l'application.

Là devrait se borner leur rôle. Ils ne pourraient, sans amoindrir leur prestige, sans gêner la haute portée de leur action et même sans annuler les conséquences bienfaisantes de leur mission, s'ériger en directeurs autoritaires, en justiciers, et prétendre imposer leurs décisions. Ce droit ne saurait leur appartenir. Il appartient à l'ensemble, à la masse des intéressés.

Les Congrès politiques. — Ne voyons-nous pas ce que produisent les congrès politiques internationaux, la durée si transitoire et si précaire de leurs conventions, même les mieux jutifiées, et le peu de sécurité réelle qu'elles garantissent ?

Il n'en serait pas ainsi assurément, si au lieu d'être faites entre privilégiés leur garantissant une situation exceptionnelle, ces conventions étaient sanctionnées par l'acquiescement libre et raisonné des véritables intéressés.

Nous ne pouvons donc nous arrêter à l'idée de donner aux congrès internationaux un pouvoir discrétionnaire. Pour avoir force de loi et engager définitivement les nations intéressées, les décisions des congrés ne pour-

raient se passer de la sanction des associations. Toutes les solutions seraient ainsi soumises à leur examen, en suivant la voie suivante :

La Voie à suivre. — L'administration centrale de chaque nation (Banque Centrale) en serait d'abord saisie. L'accord motivé intervenu entre elles, serait soumis ensuite à l'administration départementale (Banque des Chefs-lieux) lesquelles le soumettraient à leur tour avec leur avis également motivé aux associations des communes.

Dès que l'accord définitif serait établi entre les associations, la décision prise aurait force de loi, et comme telle, engagerait l'ensemble des intéressés.

Telles sont, par rapport aux exemples cités, les conséquences de l'idée de fédération, appliquée aux associations. Il en serait de même pour tous les autres sans exception. Je ne vois aucun autre moyen de solidariser et faire agir de concert, sans violence, sans tromperie, avec autant de sécurité et d'avantage pour eux, tous les intérêts et tous les rapports humains.

(*A suivre.*) CARRET.

LES VOIX DU TOMBEAU

DESINCARNATION

Quand l'esprit a quitté l'enveloppe charnelle
Où la prison des sens le tenait enfermé,
Un trouble le saisit de se voir transformé,
Ainsi qu'un jeune oiseau qui tenterait son aile.
Il tremble, enveloppé dans un réseau subtil
Formé d'air et de feu, matière radiante ;
Dans ce milieu nouveau d'atmosphère ambiante,
Il glisse comme un gaz fluide et volatil,
Et ce corps éthéré prend et garde l'empreinte
De l'ancien corps de chair, foyer d'impressions,
Puis il retrouve en lui par ses réflexions
Le miroir réflecteur de l'autre vie éteinte.
Son regard scrutateur domine le passé
Où s'est développée la chaîne de ses vies,
Il voit le chemin fait sur les routes suivies,
Tout ce qu'il a voulu, tout ce qu'il a pensé.
Il garde dans son cœur les images cruelles
Des chutes, du combat contre le mal livré,
Et tout au fond de lui comme un cachet sacré
L'ineffaçable sceau des amours immortelles.
Puis, animé soudain d'un solitaire feu,
Aspirant au bonheur dont la soif le dévore,
Il voit tout le chemin à parcourir encore
Dans l'avenir lointain pour monter jusqu'à Dieu

10 mai 1895. JULIEN LARROCHE.

L'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ (1)

Agacé du bruit enorme qui se faisait autour d'une phrase à effet, aussi vide que prétentieuse, un de nos plus grands savants, juvénilement enthousiaste et quelque peu irréfléchi, tout récemment s'écriait : « *Devant la science il n'y a plus de mystère.* »

Plus de mystère ! Pareille naïveté se pardonnerait à la rigueur à un enfant. Elle est indigne d'un homme qui, habitué à scruter la nature et ses lois, se heurte à tout moment soit à l'inconnu, soit à l'incompréhensible.

A qui marche dans la plaine, la ligne d'horizon paraît toute proche. Mais qu'on s'élève sur les hauteurs ! Tout aussitôt le spectacle change. A chaque pas fait vers les sommets, l'œil porte plus loin, découvrant d'instant en instant de nouveaux espaces, embrassant du regard des étendues de plus en plus considérables. L'âme s'exalte, l'âme exulte à mesure qu'on monte et qu'au-delà de l'immensité entrevue, on devine d'autres immensités, et derrière celles-ci d'autres encore... Bientôt cependant elle comprend qu'il n'y a pas de limites à cet agrandissement indéfini de son horizon ; que toute nouvelle enquête, au lieu de l'approcher du but, semble, tout au contraire, l'en éloigner en lui montrant que les domaines dont il prend graduellement possession ne sont rien en comparaison de l'infini qui lui reste à explorer ; — un malaise alors la prend ; elle est comme accablée sous le poids d'une grandeur qui augmente incessamment. La puissance même de sa force ascensionnelle lui fait mieux sentir la radicale impuissance où elle est d'atteindre jamais le but auquel elle tend, mais qui, semblable à un mirage insaisissable, fuit toujours et échappe à toute étreinte.

S'il en est ainsi de l'étendue matérielle, à plus forte raison le monde moral et intelligible est-il soumis à la même loi. L'ignorant dont l'esprit n'a jamais interrogé l'inexprimable complexité des phénomènes, est en droit de croire à la possibilité d'embrasser l'ensemble des manifestations tant physiques que psychiques, comme à celle d'en pénétrer les raisons cachées et les conséquences ultimes. Le penseur n'a pas de ces illusions. Il sait trop bien les obstacles innombrables qui lui barrent la route pour ne pas reconnaître son infime petitesse en face de l'incommensurable qui l'enserre de toutes parts, et pour ne pas s'écrier avec l'humilité du vrai sage : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. »

Plus de mystère ! Mais plus la science se développe, plus elle creuse avant dans la structure intime des hommes et des choses ; plus les instruments dont elle se sert se perfectionnent et se multiplient, plus elle apprend à mieux regarder en l'homme et autour de lui, plus aussi se révèlent à elle de domaine et de sources de connaissances hier encore insoupçonnés. Et qu'est cela sinon du mystère ? Nous épuiserons la vigueur et l'étendue du génie humain bien avant de diminuer les possibilités et les réalités de la nature.

Qu'on lise seulement le substantiel et érudit ouvrage de M. Albert de Rochas ! Quelle riche mine d'observations curieuses et de réflexions imprévues ! Que de merveilleuses découvertes ! Ou plutôt quelle confirmation éclatante d'idées et de faits qu'on était accoutumé de traiter de faux ou d'illusoires ! A-t-on jamais vu la science mieux informée, reviser plus complètement les jugements hâtifs d'une science fragmentaire ? Prenez les

(1) Par Albert de Rochas, 7 francs, avec figures.

effluves qui rayonnent des corps sous des formes et des couleurs qui varient de l'un à l'autre. Les savants prétendus positifs, haussaient les épaules aux affirmations, tant des magnétiseurs que de tous ceux qui, pour des raisons et sur des preuves diverses, admettaient le rayonnement, soit des êtres vivants, soit des substances mortes. Les forces impondérables, en dehors de la lumière, de l'électricité, du magnétisme terrestre, de la chaleur, de l'attraction universelle, de l'affinité chimique, étaient, à leur sens, des inepties qu'il fallait ranger sans plus à côté d'autres superstitions léguées à notre âge par les siècles antérieurs. Or, la superstition — et M. de Rochas l'a bien prouvé — n'était pas du côté des croyants. Elle était toute du côté des négateurs. De jour en jour, le champ s'élargit où les chercheurs de bonne volonté trouvent à glaner quand ils ne mettent pas la main sur quelque mine dont le contenu a de quoi occuper et enrichir de nombreuses générations.

Après les effluves qui, rayonnant des corps, les entourent d'une aura mystérieuse autant que merveilleuse, voici l'extériorisation de la sensibilité. L'être ne *sent* plus en son organisme physique. On le peut piquer, pincer, brûler, sans qu'il donne le moindre signe de malaise ou de douleur. La sensibilité s'est déplacée. Elle existe dans l'atmosphère ambiante, à des distances variables suivant les sujets, en couches concentriques que séparent des zones neutres. Ce n'est pas tout. Cette sensibilité, qui s'est extériorisée, projetée au-delà des extrémités nerveuses, détachée en quelque manière de l'organisme dont elle était comme la caractéristique, cette sensibilité pénètre l'eau, la cire, les meurs, les étoffes, etc., y adhère, s'y emmagasine, y persiste plus ou moins longtemps selon la nature de la substance avec laquelle on l'a mise en contact. Et alors on assiste à ce phénomène singulier d'un homme ou d'une femme demeurant inertes sous des actions qui, en toutes autres circonstances, les feraient sursauter de douleur, tandis qu'ils se plaignent, gémissent, crient ou même s'évanouissent lorsqu'on agit sur l'eau ou la cire dans lesquelles s'est absorbée leur sensibilité.

Arrivés à ce point, nous touchons, avec M. de Rochas, à l'une des thèses les plus redoutables et les plus contestées du moyen âge : l'envoûtement. L'envoûtement ! Est-il possible qu'on croie encore à l'envoûtement ? Eh ! oui, cela est possible, et cela est. Des expériences, rapportées par M. de Rochas, il ressort, clair comme le jour, que l'envoûtement était — est — mieux qu'une funèbre possibilité. Le phénomène se réalise à volonté avec de certains sujets dans de certaines conditions. L'erreur serait de généraliser des faits de cette nature. Ils n'ont jamais été et ne seront jamais que des exceptions. Leur contre-partie, c'est l'action bienfaisante que le magnétiseur et la plupart des hommes de bonne volonté peuvent exercer autour d'eux sur ceux qui souffrent, sans qu'il soit même toujours besoin d'être en rapport direct avec eux. Le magnétisme curatif, qu'il s'exerce immédiatement ou par l'intermédiaire de telle ou telle substance — de la poudre de sympathie, par exemple, qui a fourni à M. de Rochas un bien curieux chapitre — est une force incontestable.

Mais il faut lire dans l'ouvrage même de M. de Rochas le détail de ses expériences. Il faut le suivre dans le développement qu'il donne à sa pensée, dans l'ordre et la méthode de ses procédés, dans l'étroit enchaînement qui les rattache les uns aux autres dans leur progression graduelle qui conduit pas à pas, par une marche lente, mais sûre, des phénomènes les plus simples aux plus complexes, à ceux devant lesquels, sans cette préparation, on se serait raidi peut-être, sans vouloir rien entendre. Rien n'est plus suggestif. Rien ne s'impose avec plus de force à l'esprit du philosophe. On pourra sans doute ne pas toujours partager la belle confiance de M. de Rochas. On ne le lira pas

sans grand profit et sans vouloir pénétrer avec lui, et à sa suite, plus avant dans un domaine presque encore vierge.

M. de Rochas n'est pas seulement un savant qui *sait* expérimenter. Il a encore à son service une érudition qui le sert admirablement. Il n'ignore rien de ce qui a été fait avant lui, et jamais il ne manque de rendre à ses devanciers la justice qui leur est due. Cette loyauté, assez rare, jointe à la rigueur de ses observations, est un motif de plus pour le suivre sans crainte. On est presque certain, d'avance, de ne pas s'égarer en sa compagnie.

Après les ouvrages déjà parus sous sa signature : *Les forces non définies*; *le Fluide des magnétiseurs*; *les Etats superficiels de l'hypnose*; *les Etats profonds de l'hypnose*; celui enfin dont le titre se trouve en tête de ces lignes, M. de Rochas nous en laisse entrevoir un autre sur des questions connexes auxquelles il a été conduit peu à peu par ses études antérieures. Il n'échappe pas à la nécessité de toucher au spiritisme, et, après les forces naturelles, de traiter des forces intellectuelles, des entités spirituelles qui nous environnent. Après bien d'autres, il fait l'expérience que tout se tient dans la nature, que tout est dans tout, et qu'une fois pris dans l'engrenage du mystère qui nous hante et dont nous voulons déchiffrer l'énigme, il n'est plus ni halte ni repos, aussi longtemps que la dernière étape n'a pas été franchie. Nous ne l'en plaignons pas. Il ne s'en plaindra pas non plus. Y a-t-il pour un homme de grand cœur et d'intelligence éminente, une tâche plus belle, une plus noble jouissance que de s'élever d'échelon en échelon, de phénomène en phénomène, de la connaissance de la nature physique à celle de la nature psychique, de l'étude des corps et de leurs propriétés à celle de l'âme et de ses facultés? L'exemple de M. de Rochas, persévérant, malgré tout, dans des recherches mal vues, est digne d'être offert à l'imitation des chercheurs. Si les savants avaient tous, et son énergie, et sa patience, et sa bonne foi, quels progrès rapides et magnifiques ne ferait pas l'étude de l'homme sous son double aspect : corporel et spirituel !

D. METZGER.

L'ÉDUCATION MORALE

par E. VAUCHER (1)

« Nul travail de démonstration ne peut, mathématiquement, mettre l'homme sur la voie de cette perception simple et belle, (son immortalité), il n'y a qu'une disposition spéciale de l'âme pour rendre cette situation évidente et facile : grande moralité, habitude de se surveiller et de cultiver en soi des idées et des sentiments supérieurs qui élèvent au-dessus de la terre. Si on est sévère pour soi, l'idée d'immortalité se fera nette, c'est dans ce sens qu'on a pu dire : *Il dépend de l'homme d'arriver à la foi.* Si l'homme

(1) Voici une très bonne petite brochure, que tout spirite convaincu doit répandre. Nous en donnons un extrait. S'adresser à l'imprimerie nivernaise, 5, rue Vauban, à Nevers (Nièvre.)

atteint cet heureux état, l'obscurité du fait se dissipe dans une certitude, et ne tient plus compte du silence du savoir actuel. Qu'il se garde cependant de dédaigner la science, ni de lui reprocher sa lenteur à résoudre le problème de notre destinée, le succès est difficile, *mais le besoin est invincible il deviendra levier.*

Ne considérons pas ces questions avec indifférence, car d'elles seules dépend notre bonheur, la suite de cet entretien va le démontrer.

Il est probable que lorsque Dieu jeta la terre dans son univers, il y répandit un principe immatériel émané de lui et se subdivisant à l'infini; la moindre parcelle de cette essence dut être appelée à l'individualité et arriver, par un développement progressif, à former nos âmes, qui, par le fait de leur origine, possèdent en germe, puissance, intelligence, amour, tendant sans cesse à se rapprocher de celui dont elles émanent. Au début, elles sont bien rudimentaires, simple principe vital animant la plante, l'insecte, les primitifs de la création, puis l'espèce relativement supérieure se dessine et monte jusqu'à l'homme, mais chaque espèce ne reproduit et ne perpétue que sa forme, l'âme seule passe d'une forme inférieure à une forme supérieure.

Sur cette route si longue, l'âme inconsciente ne commence à se connaître qu'en arrivant à l'humanité ; chaque station a eu pour résultat une nouvelle manifestation de son être, manifestation toujours en rapport avec la forme qu'il a occupée et n'a pu habiter que lorsqu'il est arrivé au degré de compréhension exigé par les organes de cette forme elle-même.

L'orgueil, la jalousie aveugle et sanguinaire, la ruse, la gourmandise, la paresse, la colère, la prudence de l'animal qui rampe, comme aussi la fidélité, l'amour de la famille sont autant d'instincts animaux que l'âme, arrivée à l'humanité, a transformés en passions. Après ce laborieux enfantement, il reste à l'homme, âme adolescente, à se défaire de tout ce qui tient à sa longue enfance, opposer la simplicité à l'orgueil, le pardon à la vengeance, l'amour à la jalousie, la douceur à la colère, l'activité à la paresse, en un mot, faire prédominer l'esprit. Pour atteindre ce résultat une seule existence ne peut suffire, bien des fois nous devons revenir sur la terre. De cette nécessité découlent tous les progrès de l'humanité.

Si la force créatrice a voulu que notre âme prît un vêtement de chair, ce n'est pas pour nous imposer un fardeau inutile, mais parce que cette épreuve est indispensable au développement de nos facultés. Si nous dévions de la direction qu'elle nous trace, nous nous rendons coupables d'une contravention aux lois de l'univers, et cette contravention nous relègue, mathématiquement, dans un état de souffrance que les religions appellent

punition ; les philosophes l'appellent conséquence, en somme, c'est la même chose.

Que de maux il est en notre pouvoir de nous épargner ! Mais la matière nous domine malheureusement, et il est impossible de nous y soustraire autrement que par degrés et progressivement.

Nous sommes si arriérés en moralité que, très certainement, si le mal n'entraînait à sa suite une foule de désagréments, nous nous y plairions et y resterions indéfiniment. Heureusement pour nous, nous apprenons par expérience ce qu'il coûte et ce qu'il rapporte.

Après notre mort, notre situation dépend donc logiquement de ce qu'a été notre vie : et si nous n'avons pas failli à nos devoirs, elle devient forcément plus heureuse ; car la destruction d'une forme permet d'en revêtir une plus parfaite, moins gênante pour les évolutions de la pensée ; en somme, la fin d'une vie méritante, honnête, morale, dévouée à ses semblables, ouvre la porte à une autre favorable à un plus grand développement. La mort est un repos nécessaire, le travail cérébral, l'épuisement de l'organisme amènent forcément la désagrégation des molécules, dont notre corps est composé, nous rendons à la matière ce qu'elle nous a prêté, et la nature dans son laboratoire emploiera ce qui fut des corps vivants à la création matérielle de nouveaux corps. Ce sont des congés que nous prenons de temps à autres, et ils sont utiles à tous, quel que soit leur degré d'élévation. Aussi, devrions-nous recevoir la mort bien autrement que nous sommes habitués à le faire : ce n'est pas le squelette hideux traditionnel, c'est l'ami qui nous tend une main secourable, nous arrache à la captivité, et nous dépouille de notre vieux vêtement usé et insalubre..... »



ESSAI DE SPIRITISME SCIENTIFIQUE

Par D. Metzger.

Paris, Librairie des sciences psychologiques, 1894. In-12 de 451 pages. Prix, 2 fr. 50. — *Le Psychisme expérimental*, par Alfred Enry. Paris, Flammarion, 1895. In-12 de 232 pages. Prix, 3 fr. 50.

(Tiré des *Annales psychiques* de mars et avril 1895.)

« Voici deux excellents livres qui viennent de paraître à quelques jours de distance et qui donnent une idée très juste de l'état actuel des sciences psychiques.

« Bien que tous deux s'accordent sur la nature des phénomènes dont on doit considérer la réalité comme définitivement acquise, tels que la transmission de la pensée, la production des mouvements sans contact et l'objectivité de certaines apparitions, ils diffèrent assez notablement par leur manière d'exposer et de conclure.

« M. Metzger est un philosophe qui, dans une série de conférences lues à la Société des sciences psychiques de Genève, s'est attaché à faire ressortir sous une forme très littéraire, et souvent avec une grande élévation de pensée, les efforts tentés depuis une cinquantaine d'années pour résoudre, à l'aide de la méthode expérimentale, le problème de la vie future et en déduire par le raisonnement des règles morales pour la vie présente.

« A. de Rochas. »

Voici un extrait, pages 305 à 401 de Essai de Spiritisme scientifique. Voir la *Revue* d'avril 1895.

« Mais d'où viennent-elles? Appartiennent-elles à la terre, et vivent-elles de notre vie? Et dans l'affirmative, serait-ce le médium, seul ou concurremment avec les assistants, qui appellerait à l'existence les mains ou les pieds se matérialisant à la vue des observateurs?

« Cela n'est pas impossible, puisque le dédoublement de l'homme est un fait avéré. Nous en avons cité des exemples. Toutefois, lorsque l'être sort pour ainsi dire de lui-même, et de *un* devient *deux*, le double ou l'image est la reproduction exacte de l'original. Qui voit l'un voit l'autre. Si donc les mains ou les pieds anormaux dont nous parlons avaient constamment la forme et la grandeur, même approximatives, de ceux du médium, on serait jusqu'à un certain point fondé à soutenir qu'il en est lui-même l'auteur ou le créateur. Mais il n'en est rien. Les mains et les pieds qui apparaissent

sont extrêmement variés sous tous les rapports. Il y en a qui sont d'un enfant, d'autres qui sont d'une femme, d'autres, enfin, qui sont d'un homme. Et si la plupart ne dépassent guère la moyenne humaine, quelques-uns sont d'une taille tout à fait extraordinaire. Le médium ne saurait donc être l'unique cause d'un phénomène aussi divers. Et même en admettant qu'il se dédouble quelquefois, ce dédoublement, à nous en tenir aux choses positives et connues, n'expliquerait qu'une mince fraction des faits constatés et contrôlés.

« Nous sommes, donc de toute manière, amenés à chercher ailleurs. Mais existe-il quelque part des êtres qui nous soient de tous points semblables, et dont l'organisme corporel, qu'il soit ou non plus éthéré que le nôtre, en conserve néanmoins tous les linéaments? L'étude que nous poursuivons, l'examen des manifestations spirites nous ont conduits à admettre que ceux qui meurent gardent dans la vie d'outre-tombe, non seulement leurs sentiments et les pensées dont ils s'étaient nourris sur terre, mais aussi un certain corps très ténu, le corps spirituel, le périsprit, si l'on veut, susceptible de modifications plus ou moins étendues, susceptible aussi de se concréter dans une mesure qui varie, selon que les circonstances sont plus ou moins favorables. Ne serait-ce pas chez eux que nous devrions chercher et que nous trouverions les véritables auteurs des phénomènes, dont le médium ne serait que le moyen ou la condition?

« Tout d'abord, il résulte de presque toutes les expériences tentées dans ce but que la cause du phénomène se donne toujours pour un désincarné, un esprit dépouillé de son corps charnel. Or, lorsque des milliers et des milliers de témoignages concourent unanimement à la même fin, n'est-il pas philosophique et logique de les prendre en très sérieuse considération? Si, à cette unanimité, déjà bien remarquable, se joignent d'autres raisons de croire et d'affirmer, comment ne s'établirait-il pas à ce sujet une entière certitude? Eh bien, n'avons-nous pas vu, soit par le langage articulé, soit par l'écriture, soit par la photographie, etc., médianimiques éclater à nos yeux les preuves les plus palpables de l'origine extra-terrestre des communications et manifestations spirites? Ce n'est donc pas à la légère que nous attribuons les faits dont il est ici question, à la même cause à laquelle nous avons été conduits par nos études antérieures? Mais comment s'expliquer qu'un corps éthéré, fluidique, comme l'on dit dans certains milieux, se condense ou se matérialise au point de devenir tangible, visible, pondérable?

« A l'origine de toute vie, il y a un germe, et dans tout développement organique, *une idée directrice*, suivant laquelle les cellules se multiplient, se différencient, naissent, vivent et meurent tour à tour. N'est-ce pas aussi

suivant cette même idée directrice que les substances nutritives se partagent dans les divers organes, chacune allant prendre la place qui lui est assignée?

« Dans la matérialisation, il se passerait quelque chose d'analogue. Le germe, ce serait le périsprit; l'idée directrice, la volonté consciente et réfléchie de l'esprit. Celle-ci, soit qu'elle prenne dans l'atmosphère ambiante les matériaux qui lui sont nécessaires, soit qu'elle les puise dans l'organisme du médium, les dirigerait vers l'organe qu'elle voudrait rendre tangible et les y accumulerait en quantité suffisante pour lui donner toutes les apparences extérieures d'un organe normal. Comment et par quels moyens elle arrive à soustraire au médium une partie de sa substance, comment et par quels moyens elle la lui restitue après l'avoir utilisée, là est le mystère. Mais qu'il y ait une action qui se rapproche de celle-là, qu'il y ait une sorte de succion qui diminue le médium au profit momentané du corps spirituel de l'esprit, en voie de se matérialiser, cela ne semble pas pouvoir être mis en doute. On a, pour s'en assurer, pesé des sujets avant, pendant et après les expériences, et constaté d'un moment à l'autre des différences de poids énormes. Il ne pouvait y avoir d'erreur. Une balance automatique ne se laisse ni suggestionner, ni halluciner, pas plus qu'une plaque photographique.

« Ainsi toujours, la médiumnité, de quelque nature spéciale qu'elle soit — voyante, auditive, à incarnation, etc. — nous entraîne dans le monde des Esprits. Franchissons la dernière étape : la matérialisation complète d'un organisme tout entier.

« Une forme, constituée de telle sorte qu'on la confondrait facilement avec celle d'un habitant de notre monde, paraît tout à coup dans un milieu où rien, auparavant, ne faisait soupçonner sa présence, pour en disparaître bientôt comme elle y était venue, sans qu'on sache ni d'où elle était sortie, ni par où elle s'est échappée.

« Etranges visiteurs, ceux-là; ils vont et viennent au milieu du cercle, parlant à celui-ci ou à celui-là, serrant amicalement la main d'un autre, lui caressant les joues ou les cheveux, etc. Tout en eux sent le mystère. On ne s'explique pas plus leur apparition que leur disparition. Ils sont et ne sont plus dans le même moment.

« Il leur arrive pourtant de s'évanouir avec une lenteur voulue, comme pour permettre aux assistants de voir la marche progressive de leur dissolution.

« Combien ne serait-il pas intéressant de suivre dans tous ses détails le double mouvement de formation et de déformation de ces organismes transitoires? Il faudrait essayer, à l'aide de médiums voyants de premier choix

ou de somnambules réellement lucides, d'assister à l'afflux des particules matérielles infiniment petites qui, prises au médium, aux assistants ou au milieu ambiant, se pressent de toutes parts, en bataillons serrés, vers l'esprit qui cherche à matérialiser son corps spirituel. Elles obéissent évidemment à une attraction qui, mystère pour nous, est, sur elles, d'une puissance irrésistible. « Il ne serait pas moins curieux d'observer la dissociation des éléments multiples qui entrent dans leur composition, et qui, l'expérience terminée, retournent, chacun, dans le milieu d'où ils avaient été tirés. Nous ne sachions pas qu'on se soit nulle part appliqué à cette étude d'une manière suivie et approfondie. L'expérience, cependant, en vaudrait bien la peine. Celui qui l'entreprendrait et la réussirait, aurait rendu à la science un service d'une importance capitale. Cela se fera sans doute un jour. Et alors, mais alors seulement, la solution rationnelle du problème de la matérialisation sera proche.

« La connaissance générale de la matière, de son mouvement, des forces auxquelles elle est soumise, etc., en profiteraient également dans une très large mesure. La tâche est complexe, certes, et hérissée de difficultés, mais si belle et si séduisante qu'on ne comprend guère qu'elle n'ait pas encore tenté quelque chercheur épris de nouveau et d'inédit.

« On a naturellement élevé contre les matérialisations du corps entier toutes les objections faites aux matérialisations partielles. On y a vu des supercheries très habiles, ou des illusions qu'on s'expliquait par le désir intense des spectateurs de voir et de reconnaître en la forme quelconque qui leur apparaissait, l'un ou l'autre de ceux d'entre leurs bien-aimés partis pour l'autre monde. Qu'on ait formulé des doutes à cet égard, cela est de tous points légitime ; mais qu'on se soit refusé pendant de longues années à un examen sérieux et approfondi de la question, cela n'est ni sérieux ni scientifique. A mesure que le temps s'écoule, on revient, du reste, et des négations premières et des préventions injustifiées qui les avaient motivées. Les matérialisations acquièrent droit de cité dans la science. Les faits bien constatés, les preuves positives à l'appui de leur réalité, triomphent à la longue des préjugés et des résistances les plus invétérées, aussi sûrement que la lumière dissipe les ténèbres.

***

« La matérialisation présente de très nombreux degrés, comme les états de la matière elle-même. Ainsi qu'il existe des différences de densité ou de matérialité énormes entre les divers corps que nous connaissons : métaux, minéraux, végétaux, liquides et gaz, ainsi en existe-t-il entre les corps anormalement formés dans les réunions spirites.

« Tout récemment, il y a eu à Berlin deux séances de matérialisation dans l'obscurité avec le médium suédois, Mme d'E... Les formes matérialisées ne s'y sont pas aussi complètement dégagées ni concrétées qu'il est arrivé en d'autres circonstances. M. E. Wittig, des *Psychische Studien*, qui y assistait, raconte, entre autres, que tout à coup sa femme et lui aperçurent par terre, tout près de leurs pieds une lueur blanche, de la grandeur d'une assiette, qui sans cesse allait se mouvant de côté et d'autre, et qui, après environ vingt secondes, soudain s'éleva en l'air, d'un trait, verticalement, à la façon d'un ressort qui se détend, et pareille à une traînée lumineuse d'une dizaine de centimètres de large. Là, elle se développa en une forme féminine qui vint se placer à côté de lui. Elle était enveloppée d'une sorte de voile blanc, replié sur la poitrine. A un moment donné, elle écarta le voile et il aperçut une figure, noire comme de l'ébène, dont les contours étaient visibles grâce à l'enveloppe blanche qui l'éclairait. Après quelques secondes, durant lesquelles Wittig eut le temps d'observer certaines particularités la concernant, elle tendit la main à une dame, assise à côté de lui, puis se retira dans le cabinet, auprès du médium.

« Les deux cas suivants, observés par Crookes, sont plus satisfaisants à tous égards. Les formes qui apparaissent sont vues de tous, elles accomplissent de certains actes physiques ; enfin, point très important, elles se manifestent, non dans l'obscurité comme la première, mais à la pleine lumière du jour, c'est-à-dire dans des conditions où le contrôle, plus facile, peut être aussi plus rigoureux. »

« Au déclin du jour, raconte-t-il, pendant une séance de M. Home chez moi, je vis s'agiter les rideaux d'une fenêtre, qui était environ à huit pieds de distance de M. Home. Une forme sombre, obscure, demi-transparente, semblable à une forme humaine, fut aperçue par tous les assistants, debout près de la croisée, et cette forme agitait le rideau avec sa main. Pendant que nous la regardions, elle s'évanouit et les rideaux cessèrent de se mouvoir. »

« Le cas qui suit est encore plus frappant. Comme dans le cas précédent, M. Home était le médium. Une forme de fantôme s'avança d'un coin de la chambre, alla prendre un accordéon, et ensuite glissa dans l'appartement en jouant de cet instrument. Cette forme fut visible pendant plusieurs minutes pour toutes les personnes présentes, et en même temps on voyait aussi M. Home. Le fantôme s'approcha d'une dame qui était assise à une certaine distance du reste des assistants ; cette dame poussa un petit cri, à la suite duquel l'ombre disparut (1). »

(1) William Crookes, *Force psychique*, p. 165-166, 1, rue Chabanais, Librairie des sciences psychologiques. Paris.

« Nous avons assisté personnellement à un assez grand nombre de séances de matérialisations, tant obscures que demi-obscures. Nous y avons vu des formes très diverses : hommes, femmes et enfants, enveloppés pour la plupart — non tous — de ces grands voiles blancs flottants dont on revêt généralement les fantômes. Quelques-uns portaient un costume complet, destiné, semble-t-il, à les faire plus facilement reconnaître. Un soir même sortit du cabinet du médium une jeune dame en toilette de bal, ou quelque chose d'approchant. Ce n'était sûrement pas le médium. Nous pouvons assurer, d'autre part, qu'elle n'était pas dans le cabinet au moment où la séance commençait, et qu'elle n'a pas pu y entrer du dehors par les voies normales. Les précautions que nous prenions étaient des plus sévères. Nous ne voulions pas être dupes.

« Mais si nous ne craignons pas d'affirmer la parfaite authenticité du phénomène, en tant que phénomène, nous devons à la vérité de dire aussi que nous n'avons jamais pu reconnaître, dans aucun de ces fantômes, une ressemblance quelconque avec l'un ou l'autre de ceux que nous avons perdus et que nous désirions voir. De ces seules expériences, en ce qui nous concerne, nous ne pourrions donc pas conclure au retour des morts parmi nous. Toutes ces figures nous étaient étrangères et inconnues. D'autres, plus heureux, saluaient dans les fantômes qui se promenaient dans le cercle en s'éclairant de lueurs plus ou moins vives, qui un parent, qui un fils ou une fille, qui un ami.

« En France, d'ailleurs, les médiums à matérialisations sont très rares et, en général, insuffisamment développés, alors qu'ils sont légion (!) aux États-Unis. Quarante, cinquante formes d esprits différents s'y manifestent dans le cours d'une seule séance. C'est plus que merveilleux.

« Mais entre toutes les expériences de ce genre, il n'en est pas de plus remarquables que celles faites par Crookes avec miss Florence Cook. Le récit qu'il en fait est si extraordinaire que pour beaucoup de ceux mêmes qui ont vu des matérialisations, il n'est qu'à peine croyable. Cette Katie King qui se promène en pleine lumière, au milieu du cercle formé par les assistants ; qui s'entretient avec eux ; qui raconte de longues histoires aux enfants du savant ; qui permet à celui-ci, sur sa demande, de la prendre dans ses bras pour bien s'assurer qu'elle n'est pas un vain fantôme ; qui se laisse ausculter par lui pour qu'il ne lui reste aucun doute sur l'identité de son organisme et du nôtre ; qu'on photographie, soit seule, soit avec son médium, soit avec son hôte, soit avec tous les deux à la fois ; qui apparaît et disparaît en un moment pour réapparaître l'instant d'après ; à qui Crookes coupe une mèche de cheveux, de vrais cheveux ; qui distribue, avant son départ définitif, des lambeaux d'étoffe, coupés dans ses vêtements,

à tous ceux qui assistent à sa dernière séance, et d'un coup de pouce répare les dégâts ainsi faits, etc.: le tout chez le savant lui-même dont l'appartement à coup sûr n'était pas truqué,..... cela est si fantastique, si en dehors de tout ce que nous aurions imaginer que malgré soi, le premier mouvement est de mettre en doute l'intégrité intellectuelle du savant qui raconte de pareilles choses. Il ne faut rien moins, pour qu'on se rassure et reprenne confiance, que toute l'autorité de son nom et de sa science, toute l'honnêteté scientifique qu'on lui connaît, toutes les précautions prises, jointes au témoignage concordant de ceux qui, avec lui, ont été les heureux spectateurs de ces phénomènes merveilleux. Et encore si lui seul, avec ses amis, avait obtenu de semblables manifestations, ne se défendrait-on que difficilement de la pensée d'une mystification colossale. Mais, comme ailleurs, on a observé des faits analogues, quoique de moindre intensité, comme on les observe tous les jours (1), il faut se rendre à l'évidence : la matérialisation existe. Crookes n'est pas un halluciné, ni encore moins, comme on l'a charitablement insinué, un dégénéré ou un dément.

« Quant aux figures, puisque souvent elles reproduisent à s'y méprendre les traits de ceux qui sont morts, la logique ne veut-elle pas qu'on en conclue, une fois de plus, le retour parmi les vivants de tant de chers disparus. Que la chose paraisse vraisemblable ou non, peu importe ! pourvu qu'elle soit vraie !

« Nous n'insisterons pas davantage sur les matérialisations et les particularités qui les accompagnent. Ceux qui voudront des détails plus complets les trouveront aisément dans les nombreux ouvrages qui traitent du spiritisme.

***

« Nous sommes loin, bien loin d'avoir tout dit, soit pour soit contre le spiritisme. Bien des points auraient eu besoin de développements plus étendus; d'autres que nous avons plus ou moins complètement laissés dans l'ombre mériteraient une étude approfondie.

« Quelle que soit cependant l'imperfection de ce travail, ou son insuffisance, les faits qui y sont rapportés et discutés nous paraissent complètement justifier la conclusion affirmative que nous n'avons pu nous empêcher d'en tirer. Oui, encore une fois, l'âme survit à la mort du corps et, dans certaines conditions déterminées, communique avec les vivants de la terre.

« Sans doute, bien des questions embarrassantes se posent encore à

(1) Se rappeler entre autres les nombreuses expériences faites avec Eusapia Paladino.

l'esprit non entièrement satisfait. De nombreuses et terribles difficultés restent à résoudre. Rien ne servirait de se le dissimuler.

« Sans doute aussi, dans ce domaine, nul témoignage, d'où qu'il vienne, ne suffit pour porter la conviction dans l'esprit de celui qui n'a pas personnellement expérimenté. On met en suspicion involontaire, non pas la bonne foi des investigateurs, mais leur discernement. Nous étions si loin de prévoir des résultats pareils à ceux dont les tables tournantes et parlantes ont été l'origine première, que nous nous accrochons désespérément à tout ce qui nous donne une excuse, si faible soit-elle, de ne pas nous rendre à l'évidence.

« Situation d'esprit déplorable, soit, mais dont il faut tenir compte, ne fût-ce que pour ne pas condamner trop sévèrement ceux qui nient faute d'avoir étudié la question ; ou ceux qui, l'ayant étudiée, ne sont pas cependant arrivés aux mêmes conclusions que nous. Crookes lui-même, qui a été témoin des phénomènes les plus extraordinaires, qui avait, par conséquent, des raisons majeures, semble-t-il, pour croire aux esprits et à leur action, Crookes ne dit-il pas : « Nous soutenons qu'on n'a encore prouvé que d'une manière insuffisante qu'il existe un agent de direction autre que l'intelligence du médium, et qu'on n'a donné aucune espèce de preuve que ce sont les esprits des morts. »

« De stériles récriminations ne changeraient rien à un pareil état de choses, au contraire. Pour amener à résipiscence les hommes de bonne volonté et de loyauté, il n'est qu'un moyen : être de plus en plus sévères dans le choix des preuves destinées à étayer le spiritisme ; passer au crible d'une logique impitoyable tous les faits ainsi que toutes les communications qui prétendent à une origine extra-humaine.

« Ce qu'il faut aussi, c'est de savoir écouter sans fanatisme toutes les objections opposées aux théories auxquelles on est soi-même attaché : c'est d'avoir le respect de ses adversaires.

« Tout fait présente plusieurs faces, et selon celle sous laquelle on le regarde, il dit des choses très différentes. Et puis, quel trouble jeté dans les esprits par les expériences si variées de l'hypnotisme, du magnétisme, de la suggestion mentale, du somnambulisme lucide, du dédoublement de la personnalité, etc., etc.

« Ces choses sont trop diverses et trop nouvelles pour qu'on puisse dès maintenant y voir bien clair. On n'en est encore qu'à l'analyse. On dissèque les faits ; chacun apporte son hypothèse explicative. Laissez au temps faire son œuvre. Quand on aura assez ajouté expérience à expérience, sans liens les unes avec les autres, on en viendra à la synthèse, seule capable de faire

pénétrer la lumière dans le chaos actuel et d'établir des conclusions générales.

« Pour vaincre enfin, toutes les hésitations et toutes les résistances, il faut multiplier, non pas des faits spirites quelconques, mais les preuves d'identité externes autant qu'internes, claires et nettes, assez précises et assez complètes pour ne laisser place à aucune échappatoire. Ce devrait être le but de tous les chercheurs spirites et de tous les médiums.

***

« S'il nous avait été donné par cette série d'études de donner à quelques-uns de ceux qui contestent les faits spirites, le désir de s'y intéresser activement ; si nous avions pu, d'autre part, convaincre quelques-uns des fanatiques du spiritisme — il y en a ! — de la nécessité d'une plus large tolérance envers ceux qui sont nos adversaires, et d'une moindre crédulité vis-à-vis des affirmations qui prétendent à une origine spirituelle, nous estimerions n'avoir perdu ni notre temps ni notre peine, et notre ambition serait satisfaite. »

(*A suivre.*) D. METZGER.

***

Le Psychisme expérimental, étude des phénomènes psychiques, par ALFRED ERNY.

Cette étude faite à propos du Congrès de Chicago cherche à faire entrer dans la science les phénomènes psychiques généralement niés par les naturalistes.

L'auteur cite, à ce propos, des lettres de William Crookes et Russell Wallace sur ces phénomènes de l'âme.

Il en résulte qu'il n'y aura plus que les ignorants qui nieront ces phénomènes. Nous arriverons ainsi en unissant les deux mondes spirituel et matériel à une perception plus élevée de l'unité de la nature ; ce livre sincère, bien pensé, ne peut, comme toutes les œuvres qui sont le résultat de sérieuses recherches, qu'enrichir le trésor intellectuel.





LE PSYCHISME EXPÉRIMENTAL

Par Alfred Erny.

Nous avons déjà parlé de l'œuvre de M. Erny, homme de lettres bien connu ; son importance et sa portée sont grandes. L'auteur a voulu prouver que le fait brutal seul avait toute puissance sur notre entendement, la métaphysique et le matérialisme néantiste n'ayant présenté à notre esprit que des théories vagues ou le pessimisme qui décourage. En un mot, il nous faut ce qui est rationnel, ce qui se conçoit et satisfait nos plus hautes aspirations ; c'est le but poursuivi, avec beaucoup de résolution et d'esprit de suite, par M. A. Erny.

Dans ce but, il a étudié le psychisme expérimental moderne sous toutes ses phases, et il nous offre non seulement le résultat des investigations des savants anglais, français, américains, italiens, russes et allemands, etc., mais aussi les siennes ; Victorien Sardou et Eugène Nus l'ont vivement engagé à publier *Le psychisme expérimental*.

Après une introduction substantielle, il traite dans les chapitres de I à VI : Des phénomènes psychiques. — De la psychologie des incrédules. — De l'écriture automatique, de l'autographie. — De l'opinion de grands professeurs. — De la psychométrie d'après Buchanan et W. Denton. — Du corps psychique. — Des phénomènes psychiques de la mort. — Des fantômes des vivants et des morts. — De la télépathie ou matérialisation. — Des formes matérialisées et lettres de Russell Wallace. — Des opinions et théories. — Après la conclusion que nous donnons in-extenso, l'auteur parle du congrès psychique de Chicago. — Il donne les documents divers.

En somme, œuvre pleine de clartés et de hauts enseignements, que chacun doit lire. Un in-12 ; prix : 3 fr. 50.

CONCLUSIONS. — Je n'ai pas la prétention de résoudre des problèmes aussi complexes et aussi redoutables que ceux des phénomènes psychiques, mais après avoir étudié un nombre énorme de documents (sans compter mes expériences personnelles), je suis convaincu que leur réalité *objective* n'est plus douteuse que pour les gens de parti-pris. Peut-être, avec ces phéno-

mènes, sommes-nous en présence du lien mystérieux qui unit la matière à l'esprit.

Ainsi que l'a dit G. Massey, un écrivain anglais connu pour ses savantes recherches historiques et religieuses : « *Les voyages de découvertes en ces* « *pays ignorés sont pleins de périls. Comme l'Océan, le monde des esprits a* « *des habitants étranges et des formes d'existences inconnues.* Néanmoins, la « question de savoir si des esprits ou des intelligences invisibles entrent en « rapport avec l'homme, est un fait que ne peut détruire la qualité de l'être « qui se communique, ou ses réponses plus ou moins intelligentes. S'il y a « des imposteurs dans notre monde, pourquoi n'y en aurait-il pas dans « l'autre ? »

Swedenborg savait à quoi s'en tenir à ce sujet, car il nous met en garde contre la fausseté sans bornes de certains esprits, qui semblent plus mauvais que nos semblables. Cependant, sans aucu désir de nous tromper, ils le font souvent par suite de notre ignorance des conditions particulières où ils sont. Swedenborg connaissait très bien tous les phénomènes psychiques qui, d'après lui, étaient produits par des intelligences à divers degrés d'évolution intellectuelle.

Pour rendre compte des phénomènes psychiques, on s'est beaucoup servi de la force physique, mais elle ne les explique pas tous, et W. Crookes l'a bien compris lorsqu'il a parlé de « l'intelligent opérateur qui est au bout de la ligne », comparant ainsi les effets à ceux d'une ligne télégraphique où il faut deux personnes, l'une pour envoyer le télégramme et l'autre pour le recevoir. La force psychique n'est peut-être que la résultante du corps psychique, et l'action de cette force doit être assez limités.

On a dit aussi que les réponses provenant de l'écriture automatique étaient le reflet des pensées du médium ou des assistants ; j'ai déjà donné des preuves de l'inanité de cette théorie ; et des expériences personnelles où j'étais seul m'ont confirmé dans cette opinion. Non seulement les réponses étaient à l'opposé de mes idées, mais encore de mes désirs. Quant à l'hypothèse du sub-conscient, elle est absolument en opposition avec la logique des faits qui me concernent ; aussi, plus que jamais, je la trouve inadmissible ou insuffisante.

J'ai parlé des diverses théories émises sur les phénomènes psychiques, quelques-unes sont curieuses, d'autres très ingénieuses, mais, en somme, ce ne sont que des théories, c'est-à-dire des idées creuses, sans aucunes preuves que les affirmations des théoriciens, affirmations sans cesse contredites par des faits nouveaux.

En étudiant avec soin les faits psychiques, on en arrive à conclure que

des intelligences autres que celles du médium ou des assistants peuvent se communiquer.

Quelles sont ces intelligences ? Les opinions sont aussi variées que les hypothèses. En tous cas, je suis convaincu que ces intelligences n'ont rien de diabolique et que, semblables aux humains, il y en a de bonnes et de mauvaises

La mort ne peut pas améliorer l'état actuel des êtres humains, elle les transporte seulement sur un autre plan d'existence, où on récolte ce qu'on a semé.

Il est probable que les intelligences, ayant été mauvaises sur la terre, et restant liées à la sphère terrestre, cherchent encore à nous pousser au mal après la mort ; mais nous n'avons à ce sujet aucune preuve positive. Si on admet la chose, on peut supposer que ces esprits pernicieux ou mauvais agissent sur les idées, ce qui expliquerait très naturellement ces états où on disait qu'un homme (ou une femme) était possédé du démon.

Aussi, je ne conseille pas à tout le monde de faire des expériences psychiques ; les personnes faibles ou crédules peuvent être ainsi dominées par un esprit malfaisant et se trouver dans l'état d'un *sujet* suggestionné par un hypnotiseur. C'est l'effet qu'on voit se produire sur la terre, quand un magnétiseur puissant substitue ou impose sa volonté à un être plus faible.

Soyez très prudent dans vos séances ou expériences, et prenez vos précautions.

J'ai été très longtemps incrédule au sujet de ces phénomènes, mais j'ai eu le bonheur de constater, *de visu* et personnellement, de nombreux faits psychiques dont je puis raconter quelques-uns.

Mouvements d'objets sans contact. — Un soir, je causais avec un monsieur moins que spirite ou spiritualiste, et qui ne croyait ni à Dieu ni à diable. Tout d'un coup, un verre qui se trouvait sur la table en marbre du salon, se mit à marcher tout seul en décrivant une courbe sur le marbre. Le monsieur, sentant bien qu'il s'était passé quelque chose d'anormal, pâlit, se leva d'un air interloqué, puis revenant à son scepticisme, me dit : « Vous êtes plus fort que Robert Houdin. » Je lui affirmai que je n'avais pas le moindre droit au talent de prestidigitateur, et pour bien me convaincre qu'il y avait eu phénomène, je fis les expériences suivantes :

1° Je secouai légèrement la table, pour voir si un mouvement dans la maison ou une vibration quelconque n'avait pas déplacé tout naturellement le verre, mais celui-ci ne bougea pas ;

2° Non convaincu encore, je versai quelques gouttes d'eau d'une carafe sur le marbre et mis le verre sur l'eau, puis je remuai un peu la table ; le verre ne glissa pas, comme je l'avais supposé, un instant. Je fus alors cer-

tain qu'il y avait eu phénomène, car le verre fit encore un mouvement comme pour me narguer.

Une autre fois, chez mon confrère M. de N..., un éventail, qui était planté dans un coin de sa glace, se détacha brusquement et vint tomber au milieu de la chambre. M. de N... me regarda d'un air très étonné, et, comme je préférai ne pas faire de commentaires, il s'écria : « On dirait que mon appartement est machiné. »

Ce qui me prouva bien qu'il y avait eu phénomène, c'est que si l'éventail avait mal tenu à la glace, il serait tombé d'abord sur la cheminée, puis aurait pu glisser ou rebondir par terre. Mais l'éventail fut *projeté en avant* et tomba à une certaine distance de la glace.

Ce sont les deux seuls faits de ce genre qui se soient produits devant moi.

Prémonition psychique. — Voici un fait des plus frappants et dont je puis garantir tous les détails.

En 1869, j'avais fait avec Delacour une comédie en trois actes qui fut jouée aux Variétés. La première représentation se passa assez bien, et le lendemain, me sentant un peu fatigué par les émotions de cette première, je ne sortis pas. Au moment où j'allais me coucher, j'entendis sur les murs, sur ma bibliothèque, sur ma table, des coups aussi violents que si on avait frappé avec un bâton. Remarquez que ce bruit anormal ne venait ni du plafond ni du plancher, ce qui aurait pu me les faire attribuer aux voisins.

Au premier abord, je ne savais ce que cela voulait dire; mais comme à cette époque j'étais déjà au courant des phénomènes dits spiritiques, je pensai qu'il y avait peut-être là un avertissement. Je dis mentalement que si c'était pour me prévenir qu'on faisait ces bruits, de ne pas les continuer; les coups qui avaient été encore très violents, cessèrent subitement.

Le lendemain, voulant savoir à quoi m'en tenir, je m'approchai d'une petite table qui tout de suite se mit à se mouvoir comme si elle était animée. Ayant imposé les mains sur la table, comme des spirites me l'avaient indiqué, la table se souleva brusquement et je posai des questions par oui et par non sur toutes espèces de choses, *car j'ignorais absolument sur quel point l'avertissement portait.* Ayant épuisé divers sujets, je pensai à ma pièce ; aussitôt les réponses se précisèrent, et j'appris que ma pièce était *menacée*, ce dont je ne pouvais guère me douter, à en juger par la première représentation, qui avait marché sans grand effet, mais sans encombre.

La typtologie, ou réponses par coups frappés, étant un moyen de communication très rudimentaire, il me fut impossible de savoir ce qui me menaçait.

J'allai voir Delacour, qui traita cela d'histoire à dormir debout, car c'était un matérialiste endurci. En sortant de chez lui, je passai aux Variétés, et le

régisseur m'apprit que la veille il y avait eu *une cabale* de certains membres d'un cercle, mécontents pour des causes qui n'intéresseraient plus personne actuellement.

Le soir, je me rendis au théâtre, et comme c'était un dimanche, personne des cercles ne vint et la troisième représentation marcha sans anicroches, devant un public populaire. Je crus alors que mon avertissement n'avait été qu'une mystification avec ou sans esprit. Aussi, à la quatrième, le lundi, je restai chez moi, et Delacour, qui n'était pas bien portant n'alla pas non plus au théâtre.

Le mardi matin, je passai prendre des nouvelles de Delacour, qui venait de recevoir une lettre de H. Cogniard (directeur des Variétés). Ce dernier lui disait que le tapage avait recommencé *lundi soir* et avait pris de telles proportions que, vu cette cabale, il était obligé d'arrêter la pièce.

Delacour, qui me savait incapable de le tromper, fut vivement frappé comme moi de cet avertissement extraordinaire. Il s'écria : « *Ce n'est pas possible, vous avez dû rêver ça* », et comme je lui affirmais que j'étais parfaitement éveillé, son scepticisme en fut fortement ébranlé.

Ces faits me prouvèrent combien la communication avait été indépendante de moi, car j'étais à cent lieues de penser à une cabale que rien ne pouvait faire prévoir et dont personne ne se doutait au théâtre.

Robert Hare, le chimiste américain qui a expérimenté un des premiers ces phénomènes, dit ceci dans son livre. « Quand on entend des coups vio-« lents dans son appartement ou sa chambre, qu'on se persuade bien que « l'Esprit emploie tout simplement ce moyen, comme le ferait un individu « frappant à la porte d'entrée, pour faire savoir qu'il y a quelqu'un là. Dès « qu'on a compris l'appel, ou qu'on vient ouvrir, les coups cessent. »

Ce qui m'impressionna le plus dans cet avertissement, c'est qu'il était presque aussi caractéristique que si on m'avait parlé. Si, à cette époque, j'avais connu le *psycographe*, j'aurais eu évidemment tous les détails de ce qui me menaçait. Quant à expliquer cela par la télépathie, le sub-conscient ou l'inconscient, c'est inadmissible, car aucune de ces causes ne peut produire des coups *intelligents*, ou même des bruits quelconques. Je m'en tiens donc à l'explication psychique et à l'action d'un *intelligent opérateur invisible*, comme l'a constaté si souvent W. Crookes et tant d'autres.

De 1865 à 1869, j'ai obtenu, avec le charmant compositeur F. P..., des effets aussi concluants que ceux des fameuses séances de Milan avec Eusapia Paladino. Mais, à cette époque, aucun savant en France ne s'occupait de ces phénomènes que pour en rire, comme leurs ancêtres avaient ri du magnétisme. Depuis lors, fort heureusement, l'hypnotisme a paru et son étude, de plus en plus poussée en avant, nous mènera bon gré mal gré au

spiritualisme scientifique, en dépit de tous les dédains des matérialistes. F. P... était un médium puissant, et, soit à deux, soit seul, nous avons obtenu qu'une table se tint en l'air, tout en n'étant appuyée que par un pied posé sur un canapé (à un demi-mètre du plancher), les trois autres pieds restant dans le vide, contrairement aux lois de la gravitation. De plus, la table s'est penchée plusieurs fois en avant sans tomber.

Toutes nos expériences ont eu lieu *en plein jour ou le soir en pleine lumière.* Jamais nous n'avons eu besoin de faire la chaîne, de nous tenir par le bout des doigts, etc... Il suffisait même à P... de mettre un doigt au milieu de la table et elle se soulevait brusquement, souvent même se renversant sur lui.

A plusieurs reprises, j'ai su un jour d'avance, que telle ou telle de mes pièces aurait du succès ou non. Comme il n'est pas un seul auteur qui ne doute de l'insuccès jusqu'au dernier moment, supposer que mon sub-conscient ait su d'avance les faits, tandis que mon super-conscient ignorait tout, me semble cent fois plus absurde que d'admettre l'avertissement d'une intelligence invisible quelle qu'elle soit.

La prédiction d'un insuccès est une chose si désagréable, que je variais les questions pour tâcher d'obtenir une atténuation du verdict, mais hélas! la réponse fatale ne variait jamais.

J'ai eu dans ma vie beaucoup d'avertissements de ce genre et vu nombre de phénomènes curieux ; mais ce serait trop long à raconter.!

Que tous les gens sans parti pris ni préjugés se mettent à l'œuvre et cherchent courageusement.

Nous sommes au seuil de découvertes merveilleuses dans le domaine de ce qu'on a nommé le surnaturel, et que j'appellerai tout simplement l'anormal.

Tant pis pour ceux qui ne veulent pas voir. Du train dont tout marche actuellement, dans dix ou vingt ans seulement, ce que j'ai raconté dans ce volume n'étonnera plus que les indifférents par principe ou par intérêt.





MALAIS ET BEKOUMPAIS

Tiré du journal *La Géographie*, de mars et avril 1895.

CROYANCES PRIMITIVES

. . . . . .

Sous le rapport du caractère et des mœurs, on ne peut trouver nulle part, sur une petite étendue de terrain, une plus grande différence qu'entre les habitants des trois kampongs situés autour du fort de Mouara-Teweh, bien qu'ils forment à peu près une seule et même tribu.

Ceux qui habitent la rive gauche du Teweh sont pour la plupart, des Malais et des Bekoumpais, qui y sont uniquement pour leur commerce et n'entretiennent en dehors des affaires que peu ou point de relations avec les habitants des autres kampongs. Ceux-ci, quoique appartenant tous les deux aux Dayaks, n'ont de commun que quelques fêtes, car, alors que la population de la rive gauche du Barito, à proximité du fort, est paisible, et jouit même d'un certain degré de civilisation, les habitants de l'autre rive ont un aspect sauvage et féroce. A l'exception d'une ceinture d'écorce d'arbre, appelée *Kandjot*, ils sont entièrement nus. Ils se tatouent le buste, les bras et les jambes. Ceux de Mourong et de Siang, qui excellent en cet art, se font une tache ronde et noire aux mollets pour se reconnaître. Les femmes sont vêtues à peu près comme à Java, avec un sarong et un kabaya de coton bleu; aux bras, elles portent d'ordinaire une dizaine d'anneaux plats en cuivre et de morceaux de bois aux oreilles.

Les hommes sont forts, robustes, bien faits, plus grands et plus nerveux que les Javanais ou les Malais; leur teint est moins brun, principalement chez les femmes, qui sont les plus belles de tout l'archipel indien. Lorsqu'un Européen se risque dans leur kampong, elles se sauvent dans leurs cases, mais ne manquent jamais de soulever la petite trappe qui sert de fenêtre, pour suivre des yeux le blanc, aussi longtemps que possible. Cette singulière façon d'agir provient de ce que les hommes leur inspirent une grande frayeur des Européens.

Les chefs et les plus fortunés habitent des maisons à deux ou trois pièces.

On y trouve souvent des tableaux représentant sainte Geneviève, les aventures de Mazeppa ou autres sujets analogues.

Quoique Mouara-Teweh possède une espèce de Missigit (temple mahométan), avec un *hadji* ou prêtre et que la plupart des Dayaks prétendent être musulmans, Mahomet serait fort étonné s'il voyait leurs cérémonies religieuses.

Pour fêter dignement la fin du *Pouassa* (le jeûne), ils cherchent à prendre un des bufles qui courent à l'abandon aux environs ; ils l'ornent de fleurs et de verdure, l'attachent à un grand pieu au moyen d'une forte corde de rotan, forment autour de lui un cercle un peu plus grand que celui qu'il peut parcourir et lui portent de petits coups de couteau qui le mettent d'abord en fureur, puis finissent par l'épuiser au point qu'il tombe enfin par terre où ils l'achèvent et se le partagent pour le manger.

Pendant ce temps, les femmes ont préparé d'immenses plats de riz, des pâtisseries et autres friandises, et la fête se termine par une espèce de bacchanale où l'on s'enivre avec du *touak*, sorte de boisson faite avec du riz et du miel.

La proximité du poste militaire a fait perdre un peu aux Dayaks du Tewch l'habitude des chasses à la tête humaine. Cependant, ils trouvent encore moyen de pratiquer cette atrocité lorsque, pour un enterrement ou une autre cérémonie, ils peuvent en avoir besoin.

Quelques jours avant mon arrivée à Mouara-Teweh, un sous-officier du fort, qui s'était éloigné un peu en chassant dans l'intérieur des terres, avait eu ce malheureux sort. Les têtes des Européens, surtout, sont très estimées des Dayaks et ont une très grande valeur.

Le Dayak, qui croit à la métempsycose, ou plutôt à la transmigration dans une espèce de Champs-Elysées, pense que les âmes de ceux qui ont la tête coupée en l'honneur de quelque personnage, le suivent comme *poune kawan* (domestique), dans les régions des bienheureux. Comme, d'après leurs principes, les personnes riches et de distinction ont besoin d'un plus grand nombre de domestiques, il s'ensuit qu'à un décès de ce genre il faut davantage de têtes.

Les parents et les amis ne tiennent naturellement pas à cet honneur ; or, comme au Tewch ils n'osent pas toujours s'emparer de quelqu'un de force, ils achètent un homme à un voisin qui a quelques *orang-boudak* (otages) de trop. Ces otages sont des malheureux qui, suivant la loi des Dayaks, sont devenus la propriété de leurs créanciers ; ils ne redeviennent libres que lorsqu'ils ont payé leur dette en travail, ce qui n'arrive jamais, le propriétaire étant forcé de les entretenir, porte les frais en compte.

Si, au contraire, on ne peut ou ne veut pas payer le prix, 300 ou 400 francs

pour un orang-boudak et que la famille tienne cependant à rendre les honneurs requis au défunt, quelques parents entreprennent une excursion vers des contrées plus éloignées, se cachent autant que possible et attendent leur proie dans un fourré, aux environs d'un *ladang* (champ de riz). Si un être humain vient à passer, que ce soit un homme, une femme ou un enfant, ils se précipitent sur cette proie avec la rapidité d'un éclair et d'un seul coup la tête est séparée du tronc.

Au retour, commence la cérémonie funèbre. Les têtes sont suspendues au-dessus du corps du défunt qui, pendant tout ce temps, a été gardé par les parents dans un cercueil de bois dur.

Trois jours durant, la famille, les amis et connaissances viennent pleurer le défunt, ce qui se fait en buvant du *touak* et en criant de plus en plus fort : *Johah ! la illahi illàhah !* accompagnés de coups de gongs répétés à certains intervalles.

Le quatrième jour, on procède à l'enterrement ou plutôt aux obsèques, car en certains endroits, les cercueils, au lieu d'être enterrés, sont placés sur un échafaudage.

En pénétrant plus avant dans l'intérieur, vers l'ouest, nous arrivâmes à une tribu dayak, sur les bords du Kahayan, n'ayant pas de religion du tout. Ils ne reconnaissent aucun être suprême et ne croient qu'à des *antous*, qui peuplent l'atmosphère, dont ils se figurent le pouvoir et la manière d'être de beaucoup de façons différentes et confuses. Les uns les prennent pour des esprits malins qui agacent les hommes, les autres prétendent qu'ils ne font aucun mal, surtout lorsqu'on s'en fait des amis, en leur offrant, à l'occasion des fêtes, un peu de riz cuit, du poulet et du porc dans un panier accroché à l'intérieur ou à l'extérieur de l'habitation.

Sous les têtes coupées, ils accrochent également un peu de riz (*nasi*) ; ils savent bien que ce riz n'est pas mangé par les têtes, mais bien par les souris, et ils prétendent que ce ne sont pas des souris ordinaires ; l'esprit de l'homme auquel appartenait la tête coupée, est entré dans ces souris, il est devenu *antou* et il faut avoir soin qu'il ne souffre ni de la faim ni du froid pour qu'il ne fasse pas de mal.

Dans les maladies, ces antous jouent également un rôle.

Ces Dayaks ont des médecins appelés *doukouns*, comme à Java, qu'ils paient en nature avec des poulets, du riz, etc. Le Doukoun arrive toujours chez le malade vers le déclin du jour et erre pendant quelque temps autour de la case, en décrivant des cercles de plus en plus petits, afin de se mettre ainsi en rapport avec les antous, qui parcourent les mêmes cercles dans les airs et lui indiquent les herbes qui sont utiles aux malades.

Ces médecins emploient aussi des cailloux, dont ils frottent le malade et qu'ils prétendent avoir reçu des antous.

En parlant à ces Dayaks de choses qui frappaient vivement leur imagination et qui me paraissaient le plus propre à captiver leur esprit, tels que locomotives, télégraphes, etc., je réussis enfin à les faire parler à leur tour de leurs mœurs et de leurs coutumes ; un vieux doukon fut chargé de me raconter leur origine.

Tous les habitants de la maison, hommes, femmes et enfants se groupèrent autour de lui et écoutèrent attentivement les paroles qui coulaient de ses lèvres.

Ils croient à une vie future après la mort, mais ils ne se prononcent pas au sujet des conditions de cette vie. Les questionnant à cet égard, ils me répondirent qu'ils n'en savaient rien, personne n'étant revenu jusqu'à ce jour après sa mort, pour pouvoir donner des explications.

Ils croient cependant que ceux qui ont été pauvres et misérables pendant leur vie, deviennent riches et grands et ont pour esclaves tous ceux qui occupaient un rang élevé et aussi les hommes méchants, les voleurs et les assassins.

Dans la case qu'on m'avait prêtée pour passer la nuit, je vis un instrument de musique ressemblant beaucoup au gambang-kayou des Javanais : c'est une copie qu'ils avaient faite de cet instrument après l'avoir vu entre les mains des soldats indigènes.

Quoique l'accueil que me faisaient ces Dayaks sous les auspices de l'orfèvre qui me servait de guide, fût très hospitalier, je pris cependant les mesures de sûreté que m'imposait la prudence en passant la nuit dans un kampong dayak, habitués à la chasse à la tête.

Lorsque nous nous fûmes retirés dans notre case, Ali et Sedin, mes domestiques javanais, barricadèrent la porte avec nos bagages et après avoir chargé nos fusils à répétition et nos revolvers, nous nous couchâmes.

La nuit se passa sans aucun incident.

Dr Meyners d'Estrey.

En Angleterre, une *réunion générale des spiritualistes*, a été tenue le 12, le 13 et le 14 mai, à Londres, sous la présidence le 1er juin, de M. Dawson Rogers, éditeur de *Light*; la 2e, du Rev Page Hoppo ; la 3e, de M. W. T. Stead, éditeur de Borderland, et de M. Lamont.

Dans ces conférences, on a traité divers sujets tels que :

La Religion idéale spiritualistique.

Idées erronées sur les rapports entre la science et le spiritualisme.

Si les photographies spirites, sont bien, nécessairement, des photographies dues à l'intervention des esprits ?

MM. Traill, Taylor, président de la Société de photographie à Londres, avait été choisi pour traiter scientifiquement ce sujet intéressant.

Des devoirs qu'imposent aux spiritualistes, quant aux jeunes gens, l'enseignement du spiritualisme moderne.

Pour les compte rendus, voir le journal *Light*, de mai 1895.

M. le professeur, le Dr Emile Nœggerath, est décédé à la suite de longues et pénibles souffrances, avec calme et douceur, à Wiesbaden.

Ce savant praticien était aussi un lettré distingué, une belle âme qui cherchait la vérité ; la philosophie spirite et sa phénoménalité l'intéressaient vivement, il s'en préoccupait et il l'étudiait pour en écrire *ex professo*. Ce fut un écrivain renommé, très estimé.

Il laisse des survivants attristés, sa femme et sa fille chérie ; aussi sa mère notre amie, Mme Vve Nœggerath, spirite de la première heure, à laquelle nous adressons toute notre sympathie.

M. Petit, à Tours, et M. Niepceron, au Mans, ont quitté dernièrement leur enveloppe corporelle; ce furent de très belles âmes et des militants. qui aimaient le spiritisme et voulaient le faire connaître à tous les intelligents et à tous les cœurs ulcérés par les épreuves de la vie.

Un bon et affectueux souvenir à ces disciples fidèles d'Allan Kardec.

Le progrès des connaissances humaines a été si considérable, depuis un demi-siècle surtout, que l'on a dû rédiger des Dictionnaires spéciaux pour toutes les branches de la science. Mais ce qu'il est indispensable d'avoir entre les mains, c'est un seul ouvrage, synthèse résumée, qui soit au niveau de toutes les sciences à l'état actuel et que l'on puisse consulter facilement avec profit et même lire avec intérêt.

C'est pour répondre à ce besoin que Camille Flammarion publie le *Dictionnaire encyclopédique universel*, résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIXe siècle, illustré de 20.000 figures gravées sur cuivre.

Signalons à nos lecteurs, l'apparition de la 44e série, qui commence par un grand article sur le mot *Coq* : différentes espèces, sauvages, domestiques ; conditions et modes d'élevage du coq domestique, son utilité dans une basse-cour. *Corde* : matière première entrant dans la fabrication de la corde, différents modes de fabrication et usages.

Cor : instrument de musique, son origine, description et ses transformations ; cette série se termine par un article des plus intéressants sur les Corporations : définition, historique, fonctionnement, utilité, et les privilèges accordés aux corporations.

Le *Dictionnaire encyclopédique universel*, illustré, formera environ 800 livraisons. Il paraît deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sous couverture) chaque quinzaine.

On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu *franco*, à l'apparition de chaque série, en adressant de suite 5 francs et en continuant d'adresser la même somme chaque semestre à l'éditeur E. Flammarion, 26, rue Racine.

M. Thouard, convie nos lecteurs, à se rendre au château d'Andillon, près de Blois, Indre-et-Loire, pour étudier sur place son orphelinat, et aussi la future maison de retraite, pour laquelle il offre 200.000 mètres de terrain, dans un admirable pays, au climat salubre. (Voir les revues d'avril et mai 1895.) Nous avons visité Andillon, avec une curiosité compréhensible, pour nous rendre compte de l'Orphelinat, connaître l'emplacement que doit occuper la maison de retraite, et celui du sanitorium, placé sur une colline admirablement située.

Il y a déjà 9 orphelins de 1 à 3 ans, resplendissant de santé et de bien-être, tous adoptés par M. et Mme Thouars ; nous reparlerons longuement de cette institution si méritante, et nous publierons le plan de la maison de retraite et de ses dépendances, pour en bien informer les âmes généreuses, amies de l'enfance abandonnée, qui pensent aussi à la vieillesse des braves gens, si misérables quand une main fraternelle ne la sauve de l'oubli et du désespoir.

Mme Thouard espère bien, avec les concours amis, réunir encore 50 enfants, nouveaux-nés abandonnés ; elle est largement payée par la joie et le bonheur de ces beaux bébés, qui ne connaissent que la mère adoptive et leur bon papa Thouard. Ce spectacle est réconfortant ; il fait aimer l'humanité.

Avant de médire de l'Œuvre commencée au château d'Andillon, ô vous qui êtes mal informés, allez étudier et méditer sur place ; la vue de ces bébés admirables, voués jadis à la mort, modifiera vos parti-pris.

A côté d'Andillon, des nourrices féroces ont pris de 4 à 10 bébés de Paris ; le cœur saigne en voyant la misère de ces pauvres misérables, qui meurent, comme mouches, décimés par la faim et la pourriture.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.